

OPENFIELD

REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

N°20 ITINERAIRES

SOMMAIRE

Itinéraires

Par Openfield 1

L'atlas des régions naturelles

Par Armande JAMMES 2

Loire Sentinelle

Par Armande JAMMES 5

Les paysages du passage

Par Louise Pinsard 9

Carnets d'itinérances en Aubrac

Par Maxime Bardou, Sebastien Nageleisen, Hugo Receveur, Guillaume Reynard 13

Se déplacer en nomade

Par Bruno Hadjih 18

Promenade au parc

Par Chloé Baudry 21

Traversée croisée

Par Yannick Colling & Guillaume Nouvellon 24

Itinéraires

Voici notre numéro 20. À raison de deux numéros par an, il s'agit aussi de notre dixième anniversaire ! Nous sommes ravis que ce projet puisse perdurer, porté par une association et un collectif de paysagistes dont les chemins varient et diffèrent, mais qui restent toujours impliqués sur la question des paysages. Certains d'entre nous ont leurs agences, d'autres exercent au sein des CAUE ou des agences d'urbanisme, d'autres en collectivité en tant qu'agent ou en tant qu'élu. Plusieurs d'entre nous sont aussi devenus agriculteurs.

Par Openfield 13 FÉVRIER 2023

Le paysage reste pour chacun de nous une préoccupation majeure. Il est la manifestation et le reflet le plus évident des changements qui s'opèrent. Il nous alerte, en amont de prises de conscience bien trop lente, des changements et des catastrophes en cours mais il est également un des moyens d'action. Il est, enfin, pour toujours nous l'espérons, un espace salutaire de promenade et de contemplation. Openfield est aujourd'hui aussi rattachée à un lieu de parcours, le Parc Agricole et Culturel de Vernand dans la Loire.

Ainsi notre numéro 20 veut vous parler de promenades. Au travers de différents projets et d'improbables (parfois) itinéraires. Comme celui pris par Éric Tabuchi et Nelly Monnier, photographes et artistes, qui sillonnent la France et construisent peu à peu et avec méthode un fascinant Atlas des Régions Naturelles. Un autre, des sources à l'estuaire de la Loire, suivi à pied puis en bateau, par Barbara Réthoré et Julien Chapuis, deux biologistes explorateurs, dont l'objectif est de prélever au fil de l'eau des échantillons capables de nous renseigner sur l'état du fleuve en termes de biodiversité et de pollution. Le travail de diplômé réalisé par Louise Pinsard s'interroge et questionne les paysages de la migration dans le Pays Basque tandis que celui réalisé collectivement au sein du PNR de l'Aubrac explore sous différents angles la notion de chemin et notamment l'itinéraire de Saint Jacques de Compostelle. Viennent ensuite deux errances : celle du photographe Bruno Hadjih quelque part dans le désert en Algérie, qui nous emmène loin avec lui dans un paysage de noir et blanc, puis, celle, plus proche mais revigorante, qui consiste à faire, sans tout à fait le vouloir, le tour du Parc du Futuroscope. Pour finir nous suivons deux paysagistes, qui sans se connaître et partant, chacun d'un côté des Pyrénées, se croisent à mi-parcours, étonnés de cette coïncidence. Ils échangent, passent un moment ensemble. Chacun, ensuite, reprend le fil de son chemin.

Bonne lecture,
Armande Jammes pour Openfield



POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Openfield, *Itinéraires*, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/itineraires/>

L'atlas des régions naturelles

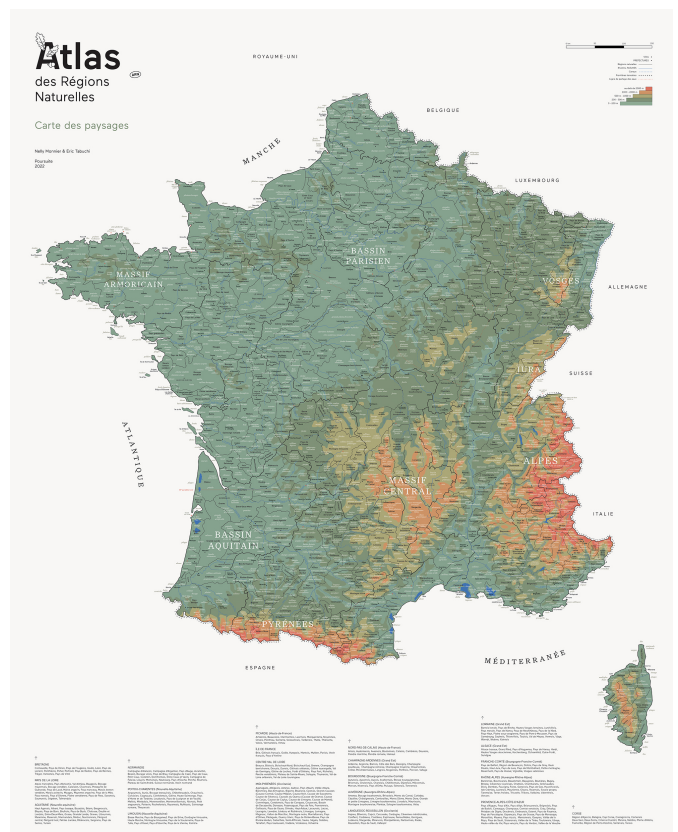
Nelly Monnier et Eric Tabuchi parcourent la France, à 20 kilomètres par heure en moyenne, au volant de leur voiture. Ils s'arrêtent régulièrement pour prendre des photos. Une pause repas à midi au bord de la route ou dans leur voiture et ils redémarrent. Quand ils ne roulent pas, ils sont dans leur atelier à trier les nombreuses images et à les classer.

Par Armande JAMMES 13 FÉVRIER 2023

De ce travail et cette aventure artistique est né *l'Atlas des Régions Naturelles*. Basée sur une cartographie établie par le croisement de différents documents : cartes routières, cartes géologiques et un Guide des Pays de France,¹ la carte de France qui en découle propose une autre lecture du territoire que celles de nos traditionnels départements : il s'agit d'un découpage plus fin, lié à l'histoire, au sol, à l'architecture des lieux, aux façons que l'on a d'y vivre.

« Le terme "région naturelle" ou "pays" désigne des territoires de petite taille dont les limites renvoyant à leurs caractéristiques naturelles sont – par opposition aux départements administratifs issus de la Révolution – difficiles à tracer. S'il est impossible d'en définir exactement les formes, leurs frontières d'abord physiques et géologiques mais aussi historiques et culturelles persistent à dessiner, dans une sorte de tradition orale, les contours d'une géographie dont la vivacité demeure bien réelle. (...) »

Pour résumer, le terme de région naturelle est une notion assez vague qui désigne des territoires aux limites tout aussi incertaines. Cette imprécision, qui tempère l'autorité des cartes conventionnelles, nous a paru propice à décrire le continuum territorial qui est davantage une succession de nuances parfois ponctuées de ruptures franches – s'il fallait trouver une comparaison, on pourrait dire que les régions naturelles sont tour à tour des teintes d'aquarelle dont les contours se mélangent et des aplats de gouache dessinant des aires distinctes.² »



Atlas des régions naturelles / carte des paysages / © Nelly Monnier et Eric Tabuchi

Cette cartographie se complète peu à peu de leurs photographies. Des cabanes, des granges, des silos, des vitrines, des zones commerciales, quelques rochers, quelques rivages, des champs, des arbres, un pylône, un stade, une église... Toutes ces photos sont soigneusement classées. Géographiquement d'abord. Puis par type de construction. Par matériaux. Par époque. Par forme et par couleur... Autant de moyens pour nous de prolonger leur errance derrière nos écrans. Une immense promenade que nous allons pouvoir faire durer longtemps, car si l'objectif est bien de garder 50 images en moyennes pour 450 régions cela fera un total d'environ 22 500 photos. Nelly Monnier et Eric Tabuchi en ont encore pour un moment.

En fait, résume Nelly Monnier, l'Atlas des régions naturelles, c'est une excuse pour faire un immense road movie qui va encore durer au moins dix ans ! » Et Eric Tabuchi de préciser : « Enfin, plutôt un

feuilleton balzacien, un roman-fleuve qu'on publie par épisodes !³ »



Images issues de la sélection croisée "ardoise" et "préfabriqué" © Atlas des régions naturelles / Archives ARN

La route, depuis le départ, est le continuum de leur mission et la voiture leur vaisseau d'exploration. C'est depuis elle qu'ils regardent le paysage, la France entière de manière continue et égale, mettant ainsi les grandes villes, les villages et les campagnes côte à côte, sans autres commentaires que ceux, parfois, qui apparaissent sur un panneau, sur un mur, ou dans l'incongruité de l'image. Il leur est pourtant arrivé (rarement) de quitter la route, quand « déroutés », un territoire semble se dérober. Alors la route ne suffit pas.

«Jusqu'à ce qu'on aille en Bretagne, la route nous suffisait comme vitrine de l'architecture, parce que l'architecture est dépendante d'un réseau routier. Documentant l'architecture, il nous a semblé assez évident que, grosso modo, la route était un réservoir suffisant

pour la représenter. En Bretagne, le bord de la route n'était plus suffisant. On a dû aller au-delà. En Haute-Savoie aussi la pratique du paysage est très différente. () La neige (...) nous a fait quitter la voiture. On s'est rendu compte de ce rapport étrange à la propriété en Haute-Savoie : à partir du moment où il neige, légalement, la propriété est abolie. On pouvait pénétrer des domaines qui sont d'ordinaire complètement clos et interdits d'accès.⁴»



Images issues de la sélection croisée "moyenne montagne" et "curiosité naturelle" © Atlas des régions naturelles / Archives ARN

À parcourir toutes ces images, à croiser les entrées thématiques pour faire apparaître sur nos écrans des collections issues du hasard (de nos clics et de nos envies), s'exerce une forme de fascination. Il y a le plaisir de retrouver ce que l'on a vu, comme cette incroyable villa Keller dont les excroissances sont perchées au-dessus de la Romanche, ou comme

ce petit corpus d'image de la petite ville de son enfance : un bord de Loire, un grand pont, une glycine devenue arborescente, un cimetière dominé par son monument aux morts. Et puis l'envie grandissante d'emboîter le pas, de prendre également la route pour aller voir, en vrai, ce pavillon des années 70 aux discrets volets verts, cet hôtel étroit dont les lettres de l'enseigne semblent dégouliner, ce bosquet de conifère enserré de murs. Au milieu d'un pré.



Images issues de la sélection croisée "grande ville" et "vestige" © Atlas des régions naturelles / Archives ARN



L'AUTEUR

Armande JAMMES

Armande Jammes, paysagiste et artiste, est coordinatrice de la revue Openfield.

Nelly Monnier est artiste. Née en 1988. Elle vit et travaille dans l'Ain et en Essonne. <https://nellymonnier.com/>

Eric Tabuchi est photographe, né en 1959, il vit et travaille à Paris. <https://www.erictabuchi.net/>

Leur travail conjoint autour de l'Atlas des régions Naturelles commence en 2017. <https://atelier-arn.fr/> & <https://www.archive-arn.fr/>

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Armande JAMMES, *L'atlas des régions naturelles*, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/latlas-des-regions-naturelles/>

Loire Sentinelle

De mai à juillet 2022 Barbara Réthoré et Julien Chapuis ont parcouru, à pied puis en canoë, les plus de 1000 km que constitue la Loire depuis ses sources jusqu'à son estuaire. L'objectif de cette descente, pour les deux biologistes, est de pouvoir proposer une première cartographie globale du fleuve sous le prisme de sa biodiversité et de sa plasticodiversité. Mais ce fut aussi un temps d'exploration sensible et de création ; se sont embarqué-es avec elleux un photographe, deux écrivaines, une dessinatrice, un journaliste ou encore une vidéaste. Retours et échanges autour de cette expédition.

Par Armande JAMMES 13 FÉVRIER 2023

Lors de notre dernier entretien, en 2019, vous abordiez le fait que vous alliez revoir la forme de vos expéditions, notamment en termes d'impact sur le milieu et le vivant. L'expédition Loire Sentinelle s'inscrit donc dans cette réflexion. Comment avez-vous pensé cette expédition au vu des enjeux liés aux changements climatiques et à l'effondrement de la biodiversité ?

Dans ce qui se maintient sous le nom de « crise » (écologique, climatique, sociale...), nous portons toutes et tous une responsabilité à l'égard du vivant et de son avenir. Il nous apparaissait donc normal de revoir notre copie et de repenser nos missions de fond en comble, d'expérimenter de nouveaux outils et d'inventer de nouvelles formes d'exploration, plus frugales. Avec notamment des objectifs « bas carbone » et « zéro déchet », et plus largement une réflexion globale sur les piliers de l'empreinte écologique – à savoir l'alimentation, les transports, l'énergie, les déchets. Cela s'est traduit par l'adoption de modes de transport doux, à faibles émissions (marche et canoë, avec une embarcation pliable pour faciliter les navettes en train) ; une alimentation sobre (végétale, biologique, locale, en vrac et de saison) ; l'utilisation de batteries solaires pour l'ensemble de nos besoins énergétiques (batteries que nous utilisons quotidiennement à la maison) ; la filtration de l'eau de la Loire pour nos besoins en eau potable ; la familiarisation des artistes en résidence lors de l'expédition aux pratiques écologiques en bivouac, etc.

Nous avons aussi inspecté tous les aspects de nos protocoles scientifiques en matière d'impact, en développant par exemple un filet préleveur pour les microplastiques avec des extensions réutilisables plutôt que jetables. Quant à la technique de l'ADN environnemental – pas avare en déchets plastiques, le matériel étant à « usage unique » pour réduire le risque de contamination –, des collègues maquettistes au sein de notre coopérative ont récupéré l'ensemble des tuyaux, entonnoirs, gants pour les (ré)utiliser dans la construction de maquettes de... bassins versants. La boucle est bouclée !



Barbara Réthoré, Julien Chapuis et leur matériel d'expédition © crédit photographique : Josselin Clair / Le Courrier de l'Ouest

Pouvez-vous nous expliquer quelles sont les méthodologies que vous avez appliquées pour recueillir vos données, d'un côté ce que vous avez appelé l'ADN du fleuve et de l'autre les microplastiques. Qu'est-ce que ces données, une fois analysées par les laboratoires, nous permettront d'apprendre sur le fleuve ?

La technique d'échantillonnage de l'ADNe consiste à détecter les traces génétiques laissées par les vivants en filtrant l'eau de la Loire. Ces traces, invisibles à l'oeil nu – il peut s'agir de fragments de peau, poil, plume, écaille, des traces de sang, de salive, d'urine ou d'excréments – portent en elles une information génétique qui révèle les espèces « propriétaires » de ces traces. Les capsules filtres ont été envoyées au laboratoire *SPYGEN*, et sont en cours d'analyse. L'amplification PCR (méthode qui permet d'obtenir un très grand nombre de copies d'une séquence d'ADN choisie) est en cours et une fois terminée, on obtiendra une liste d'espèces présentes pour chacun des 18 points d'échantillonnage réalisés le long du fleuve. Il s'agit donc de dresser un inventaire global des vivants ligériens.

Pour ce qui concerne l'étude des microplastiques – ces fragments de taille inférieure à 5 mm – nous avons prélevé de

l'eau – à l'aide d'un filet préleveur à plancton – et du sédiment. Là encore, il s'agit de révéler l'invisible. Leur présence en Loire, comme partout ailleurs malheureusement, ne fait pas de doute mais nous ne connaissons quasiment rien de l'état de contamination du fleuve en microplastiques, ni leur typologie (polystyrène, polyéthylène, polypropylène, etc.). Les deux laboratoires impliqués, BIOSSE en écotoxicologie et LEE en chimie environnementale, sont actuellement en train de tamiser, réduire la matière organique, filtrer, compter les fragments de plastique dans chacun des prélèvements effectués parmi nos 20 sites d'échantillonnage, des sources à l'estuaire. Il s'agit de comprendre l'origine, le devenir et l'impact de la pollution plastique en Loire.

Au total, nous avons effectué 176 prélèvements sur 20 sites des sources à l'estuaire ; ils sont actuellement en cours d'analyse, pour de premiers résultats attendus au printemps 2023. Toutes ces données nous permettront d'en apprendre plus sur l'état de santé du fleuve, au travers d'indicateurs (ADNe et microplastiques) inédits et hautement concrets à l'échelle du continuum ligérien. Ils permettront, par exemple, d'évaluer les contributions et impacts associés des principaux centres urbains, affluents ou obstacles sur le cours du fleuve.

Les résultats préliminaires concernant les plastiques semblent confirmer nos hypothèses de départ : les microplastiques sont partout, des sources à l'estuaire, et ce n'est (malheureusement) pas une surprise.... Si, effectivement, on en trouve dès les sources de la Loire, c'est qu'ils ont probablement intégré le cycle même de l'eau. Maintenant, il va falloir exploiter les données de manière beaucoup plus approfondie pour savoir d'où ils viennent, en quelles concentrations sont-ils, à quels usages sont-ils liés, etc.



Kilomètre 0. Départ de l'expédition Loire Sentinelle, le 1er mai 2022, au sommet du mont Gerbier-de-Jonc, et aux côtés de membres de l'association SOS Loire Vivante. Source : Loire Sentinelle, une exploration sensible © Quentin Hulo / Zeppelin Network



Sous l'inscription "Ici commence ma course vers l'océan", au pied du mont Gerbier-de-Jonc, Julien et Barbara réalisent le 2e point de prélèvement d'ADNe. S'en suivront 16 autres, jusqu'à l'estuaire, quelque 1000 km en aval. Source : Loire Sentinelle, une exploration sensible © Quentin Hulo / Zeppelin Network

Pour ce projet vous avez souhaité vous entourer d'artistes (photographes, vidéastes, écrivaines, dessinatrices...) afin de faire de cette expédition un projet à la fois scientifique et sensible. Cette double approche permet de multiplier les points de vue, a-t-elle fait bouger vos lignes et vos méthodes en tant que scientifiques ?

Sur ces trois mois de descente de la Loire, nous avons fait beaucoup de rencontres, plus ou moins formelles, avec un ensemble de personnes et collectifs. L'idée était de mener l'enquête auprès des riverain-es, de le faire à plusieurs, avec d'autres outils de visualisation. Tout cela en partant du constat simple que la science a beaucoup à dire mais ne peut pas tout dire, et doit s'accompagner d'une enquête sensible du fleuve – ce qui correspond au volet « création » du projet.

Pour ce faire, nous avons effectivement convié en « *Résidence flottante* » des artistes et auteur-es. Et ce fut passionnant ! De notre point de vue, le projet global a directement bénéficié de ces regards croisés, autant sur le plan de la vulgarisation de la science à l'œuvre (lors de rencontres publiques ou fortuites, d'ateliers ou de conférences...), que sur celui de la valorisation d'un projet hybride comme *Loire Sentinelle* (carnets dessinés, chroniques littéraires, documentaire vidéo...). Là où les sciences peinent parfois à sensibiliser – au sens de « rendre sensible » – à des problématiques complexes, les arts, eux, permettent d'emprunter des chemins de traverse comme autant de manières d'appréhender le monde différemment, dans sa diversité et son altérité. En somme, nos approches entremêlées nous offrent la possibilité de parler de la Loire plus justement, et de rendre le projet plus intelligible.



Aurélie Calmet, illustratrice, dessine le site industriel d'Arcelor Mittal depuis la berge opposée, à Indre. Il s'agit de la 3ème et dernière étape de sa résidence, qu'elle a initiée au mont Gerbier-de-Jonc. Source : Loire Sentinelle, une exploration sensible © Jean-Félix Fayolle / Zeppelin Network

L'une des beautés de ce projet est la dimension d'itinérance et d'immersion. Pendant 85 jours vous n'avez pas quitté (ou presque, suite à une avarie matérielle) le lit du fleuve, vous avez traversé des paysages auxquels on ne peut pas avoir accès, si ce n'est au fil de l'eau. Que reste-t-il du « sauvage » de la Loire ?

Nous avons vécu dans les « trajets de l'eau » – pour reprendre une expression chère à Jim Harrison – pendant 3 mois et sur plus de 1 000 km, et force est de constater que ce n'est pas chose aisée : quelques kilomètres à peine après ses sources, la Loire vient déjà buter contre un barrage, celui de La Palisse, puis viennent ceux de Grangent, Villerest... Ces discontinuités induites par les barrages – grands et petits – nous ont aussi impacté physiquement : nous devons contourner chacun de ces obstacles avec nos embarcations et porter nos quelque 200 kg de matériel. En amont des barrages, la navigation est très particulière, avec sous le canoë des dizaines de mètres d'eau et les gorges de Loire ennoyées. En aval, c'est un tout autre monde : les lâchers de barrages quasi inexistantes ont rendu la navigation plus difficile encore. Cette confrontation directe à des obstacles majeurs a bouleversé notre définition de « fleuve sauvage » ; c'est aussi vrai avec les infrastructures lourdes, comme les 4 centrales nucléaires qui jalonnent le cours de la Loire moyenne, ou la centrale à charbon de Cordemais, la raffinerie de Donges et les diverses industries de l'estuaire.

Dans le même temps, l'itinérance en canoë a rendu possible l'approche de milieux de vie autrement inaccessibles. C'est évidemment là, et surtout là, que les dynamiques du sauvage s'expriment. En Loire comme ailleurs, la vie sauvage se fait une place plus qu'on ne lui en laisse. À notre sens, ce qui est sauvage c'est ce qui naît, vit, se déplace, interagit librement, ce qui s'organise spontanément, en dépit des contraintes et pressions anthropiques.

Mais « sauvage » ne doit pas non plus être perçu comme le simple opposé d'« anthropique » ou de « domestique ». Si l'on prend le cas des bernaches du Canada – ces oies d'origine nord-américaine introduites et implantées en Europe –, que nous avons régulièrement côtoyées au fil de l'eau, elles échappent à ces catégorisations et nous aident à

échapper aux dualismes. Elles ne sont ni sauvages, ni domestiques (ou bien les deux à la fois) mais férales : autrefois domestiquées, elles sont revenues à l'état sauvage. Ce faisant, elles brouillent les frontières, génèrent du trouble. Et c'est comme ça partout en Loire : ses paysages vivants, ses habitants, son histoire sont tout à la fois sauvages et anthropisés.



«De méandre en méandre, nous sillonnons les plaines du Brionnais et du Bourbonnais, entre Roanne et Decize. Ainsi va la Loire ici : tantôt elle creuse les berges (la plus haute de 15 mètres), tantôt elle dépose des alluvions, créant une île qu'elle finira par emporter lors de ses puissantes crues.» Source : Natexplorers, Carnet ornithophile © Barbara Réthoré



À Indre, Barbara et Julien observent l'Angélique des estuaires (*Angelica heterocarpa*), rare plante endémique du littoral de l'ouest de la France, poussant au pied de ces massifs de roseau. Source : Loire Sentinelle, une exploration sensible © Jean-Félix Fayolle / Zeppelin Network



Au Pellerin, Barbara et Julien réalisent le 18ème et dernier prélèvement d'ADN environnemental le long de la Loire. Pour ce faire, ils traversent le fleuve d'une rive à l'autre. Source : Loire Sentinelle, une exploration sensible © Jean-Félix Fayolle / Zeppelin Network

Ce projet Loire Sentinelle, est en fait un projet voué à se développer dans le temps. L'objectif étant, par exemple, de pouvoir faire de nouvelles analyses et ensuite de les comparer. Vous préparez, je crois, une remontée du fleuve, pour partager les retours et vos analyses auprès des différents publics, associations, organismes que vous avez rencontrés lors de votre descente. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

Après avoir descendu le cours intégral de la Loire, nous avons dans l'idée de le remonter et ainsi de « faire remonter les résultats » (une expression que l'on utilise souvent en sciences) de cette première saison de *Loire Sentinelle*. Une manière de rendre la pareille aux personnes et collectifs qui nous ont accueilli-es l'année dernière, et d'interpeller le plus grand nombre sur l'état de la Loire et de nos relations avec elle. C'est un juste retour des choses et la continuité logique de ce projet de recherche-action-création. Ce qui ne nous empêchera pas de poursuivre l'enquête, avec les artistes associées en résidence, en Loire et sur ses affluents – Allier, Cher, Indre, etc. –, dans une « vision bassin versant » qu'il nous faut à tout prix développer.

Le temps fort de cette saison 2 prendra donc la forme d'une « Grande Remontée ». Très concrètement, nous allons remonter le cours de la Loire, depuis l'estuaire jusqu'à Orléans, voire Nevers, à bord de bateaux traditionnels à voile et à fond plat. Nous planifions cette remontée du 31 août au 1^{er} octobre, remontée qui sera rythmée par de nouvelles escales – rencontres avec les Ligériens et Ligériennes.

Et pour tout vous dire (ou presque), nous avons décidé de réserver la primeur des résultats à la Loire Amont autour d'un autre événement qui se déroulera début juillet. Il s'agira d'une « marche pour l'eau » d'une semaine le long de la ligne de partage des eaux entre le bassin versant de la Loire et celui du Rhône. L'occasion d'être aux côtés du collectif *SOS Loire Vivante* qui luttait déjà, il y a plus de 30 ans, pour une Loire libre, vivante et sauvage. Notre projet tente, à son rythme et à son échelle, de poursuivre ce geste ; ce n'est que le début, tout reste à faire !



L'AUTEUR

Armande JAMMES

Armande Jammes, paysagiste et artiste, est coordinatrice de la revue *Openfield*.

Biologistes (éthologues de formation), médiatrices scientifiques et chargées d'enseignement universitaire, **Barbara Réthoré** et **Julien Chapuis** explorent des terrains lointains comme de proximité, où iels collectent données scientifiques, images et récits pour enquêter, sensibiliser et alerter sur le déclin généralisé du vivant. Au travers de leur projet *Natexplorers*, iels développent ainsi des projets transmédia – films documentaires, expositions interactives, projets pédagogiques, articles, ateliers, conférences, etc. – à l'interface entre le monde scientifique, artistique, et le grand public, pour inviter le plus grand nombre à s'interroger, s'engager et agir face à la crise écologique systémique qui

est la nôtre.

BIBLIOGRAPHIE

Pour en savoir plus :

<https://www.natexplorers.fr/>
<https://www.facebook.com/Natexplorers/>
<https://twitter.com/natexplorers>
<https://www.instagram.com/natexplorers/>

Retrouvez l'article de Clara Arnaud sur le site de Libération
[Agir pour le vivant: Reportage dans les méandres du fleuve](#)

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Armande JAMMES, *Loire Sentinelle*, *Openfield* numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/loire-sentinelle/>

Les paysages du passage

Des collines à n'en plus finir aux falaises qui plongent dans l'océan, des villes balnéaires aux villages rouges et blancs, je navigue d'un paysage à l'autre dans cette terre historique imprégnée de traditions. Un pays dans le pays. Territoire charnière. Terre d'accueil et de passage. Qu'est-ce que cela veut dire ? Qui traverse aujourd'hui ces paysages ? Qu'est-ce qu'un paysage de passage ?

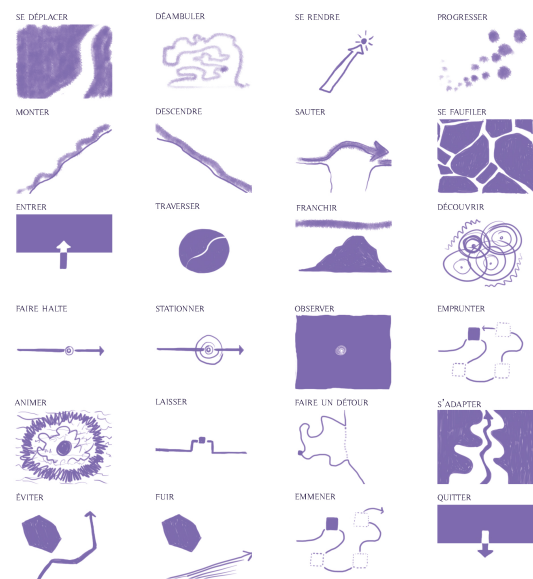
Par Louise Pinsard 13 FÉVRIER 2023

Définir le passage ici

Autour de moi des langues incomprises et des pas qui se pressent, viennent pour aller. Où donc ? Qu'est-ce qu'il reste de leur passage ici ? Et qu'ont-ils emporté avec eux ? Ils foulent ce même sol sur lequel je suis et je questionne la manière dont chacun de nous vit cet instant. J'ai la sensation que nous sommes capables de créer des nids un peu partout.

L'hyper-mobilité à laquelle nous avons accès aujourd'hui réduit l'espace mondial dans notre poche. Quand on a les pieds ancrés quelque part, on fait nôtre l'espace que l'on fréquente au quotidien ; l'apprivoise, le transforme, le politise. Dans notre sédentarité établie, des formes de passage teintent toujours les espaces de leur trace, et mettent souvent mal à l'aise les décideurs de la ville, les habitants ; comment appréhender une population de gens du voyage ? Comment est-ce possible de vivre ensemble sans créer d'attaches spatiales ?

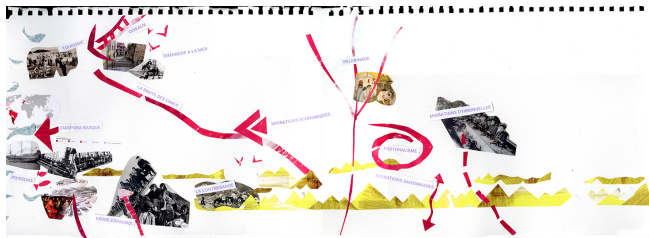
L'espace public demeure pour tous. Les itinérances me fascinent et me donnent le vertige. Dans mon diplôme, j'ai voulu montrer les liens entre paysage et migration que recèle le territoire basque.



Un dictionnaire pour commencer l'exploration © Louise Pinsard

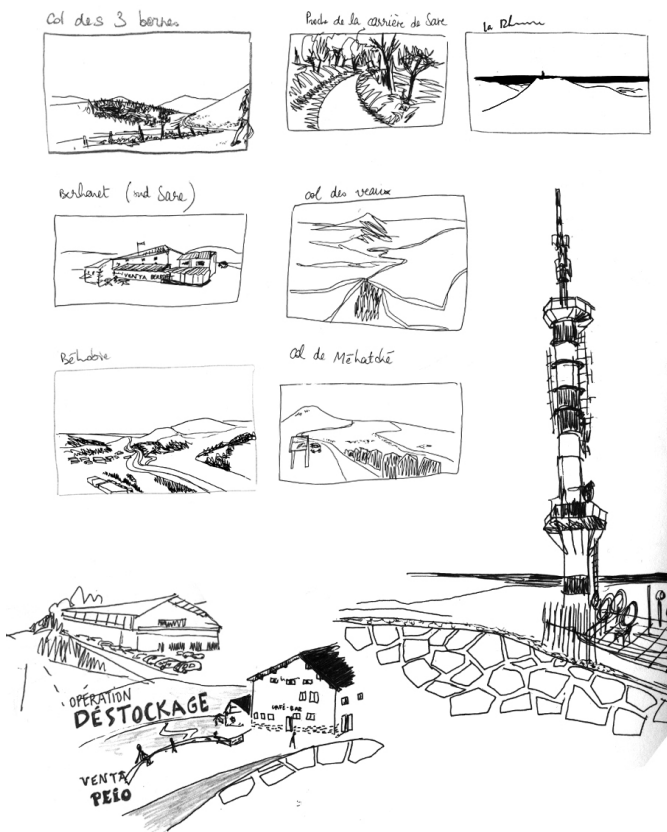
623 km de frontière franco-espagnole scindent en deux cette entité transnationale. Les montagnes y couvrent 80% de sa surface. Le Pays basque est naturellement un espace à franchir : France-Espagne, océan Atlantique, Pyrénées, plaines et collines. Cette géomorphologie faite d'interfaces contribue à provoquer la notion de passage.

L'histoire riche de ce bout de territoire a toujours été alimentée par ses passants. Une terre choyée par ses habitants d'un jour ou de mille, bâtissant les sentiers d'un accueil chaleureux et inconditionnel. Le Pays basque est en effet une terre de passage par la force des choses, et une terre d'accueil par les dispositions civiles qui y sont prises.



Des itinéraires historiques à l'échelle du Pays basque, collage © Louise Pinsard

Sur ce terreau d'accueil, je viens planter mon étude. J'y convoque les oiseaux migrateurs, les migrants d'Afrique subsaharienne, les bergers transhumants et les randonneurs. Eux tous car ils foulent ou survolent aujourd'hui ce vaste socle pour des raisons diverses, à des rythmes propres, dans des conditions difficilement comparables. Je les associe par leur mobilité et donc, par leur lien aux paysages. Je plonge alors dans des rouages géopolitiques, sociologiques, économiques, écologiques, qui font atterrir toutes ces itinéraires dans l'espace.

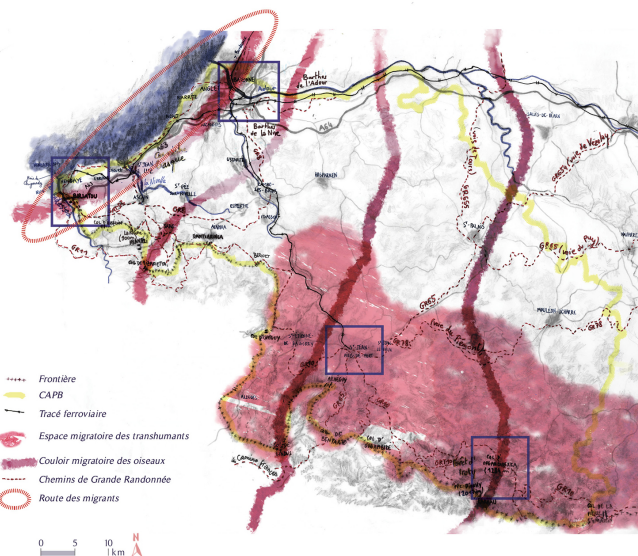


Extrait du carnet de terrain, fragments de passages © Louise Pinsard

L'espace collecte les passages des uns et des autres pour fabriquer l'histoire d'un lieu. Le Pays basque est notamment situé sur des couloirs de migration d'importance, à la fois pour la faune marine et aviaire. À ce titre, il dispose d'une responsabilité forte dans la conservation des espèces migratrices, et donc naturellement dans le soin des paysages qui les accueillent. Si l'on transpose cette pensée aux migrations humaines, la théorie reste vraie. Ces migrations humaines sont complexes au sein du Pays basque, exposé à des mouvements de masse. Aujourd'hui en première place, le tourisme ne cesse d'aller tambour battant. Le contexte politico-é-

conomique lui confère du mouvement, le pousse à la réinvention pour faire cohabiter traditions agricoles, attractivité littorale, économie compétitive. Des activités toujours plus nombreuses et complexes au prisme d'enjeux contemporains mêlant économie, environnement, développement social et autres grandes réjouissances.

De nombreuses visions de ce territoire se mêlent alors, et le développement du territoire aborde timidement l'angle de *l'espace accueillant* comme un potentiel levier de projet. Pourtant aujourd'hui, la migration fait partie d'une réalité étouffée du territoire et est accompagnée surtout par des faits privés, ou sous le motif de l'urgence. En retraçant les histoires égrainées sur la route, on arrive parfois à des chevilles où les chemins convergent.



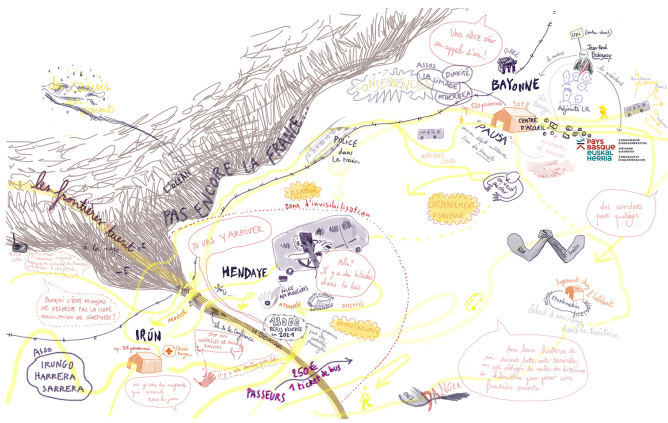
Cartographie des passages © Louise Pinsard

Cette carte des passages nous montre que les migrations sillonnent le Pays basque sur de très vastes espaces. Les passages empruntent des formes diffuses : le couloir ou la voie relèvent d'un sentiment naturel de l'orientation, l'espace de migration semble délimité par raison et observation du terrain aérien, la route et le chemin répondent à une nécessité de relier des points. La cartographie du mouvement se heurte à l'impossible objectivité et exhaustivité du sujet étudié. Elle permet ici d'imaginer des formes de paysage en fonction de la nature de la route empruntée et montre une forme d'occupation plus ou moins prégnante du mouvement dans le territoire.

Des flux qui façonnent le paysage, des paysages qui façonnent les flux

Les sédentaires participent chaque jour à l'identité et à la forme des espaces, les entretenant, les construisant, les conduisant. Dans le Pays basque les formes de mobilité ont, à travers l'histoire, découlé de situations d'urgence et/ou du contexte géomorphologique. Elles ont elles aussi, je crois, participé à ce qui pourrait être nommé identité et ce qui fait qu'on distingue ce territoire comme une « région naturelle » ; l'exemple des traités des lies et faceries¹ autorisant le passage

de la frontière, concept absurde dans une vallée pastorale, illustre cette appellation. Parfois, ce sont donc les flux qui façonnent le paysage, et parfois c'est l'inverse.



Carte sensible du paysage du passage des migrants à Hendaye © Louise Pinsard

Les flux des migrants, passages légalement inacceptés sont contraints par un paysage fait de structures (matérielles ou humaines) de répression et d'infra-expériences de la ville ; fuite, dissimulation, attraction par les réseaux civils d'entraide. On le voit à Hendaye particulièrement, où le passage de la frontière demeure un paysage particulièrement délicat fait de successions de couches urbaines et naturelles mêlées. Les routes des oiseaux sont à l'inverse plutôt façonnées par la morphologie perçue depuis le ciel, par les courants d'air, par la configuration de vallées, par la proximité de bois pour s'arrêter ou de zones humides pour se ravitailler. Là, c'est alors le passage qui influence le territoire, avec l'exemple des chalets d'Iraty qui ont trouvé de l'intérêt à se construire à proximité du site d'observation des migrations d'Organbidexka.

Il me semble que les paysages du passage peuvent être décrits comme des paysages relationnels, entre individus « sédentaires » et individus « nomades ». Aucun des individus concernés par mon écriture n'est fondamentalement de l'une ou de l'autre de ces catégories ; ils ne s'y assimilent que dans un espace-temps défini. Et dans cet espace-temps, le paysage de la traversée est personnel, recomposable ou interprétable mais simplement unique. Chacun transporte son pays mental dans le pays traversé, et je crois en les espaces de halte pour permettre de les mêler.

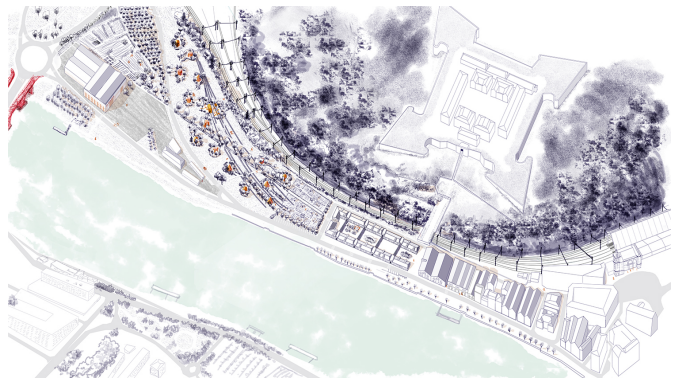
La question de la cohabitation entre sédentaires et passants se pense alors dans une relation spatiale, car le socle demeure et le paysage nous lie tous, que l'on y soit né ou que l'on y passe. Un passant peut ne rien laisser dans le paysage : un simple randonneur sera simplement occupant de l'espace pendant un instant et ne fera que le traverser. Mais il suffit que cet individu soit multiplié et ce sont alors de véritables voies qui se définissent ; ainsi des chemins de Compostelle, des chemins pastoraux ou de ce qu'on peut appeler les routes migratoires – terme relativement englobant.

Les paysages du passage peuvent aussi être matériellement vécus ; franchir un col, une rivière, transhumer d'une vallée à

l'autre implique des mouvements spécifiques et crée des tableaux d'infrastructures dans le paysage : pont, gare, voie ferrée... Le passage pourrait être une succession de panoramas qui en appelle toujours de nouveaux.

Les paysages du passage pourraient être des ensembles d'éléments à franchir, ou bien un plan séquence du déplacement ; alors chaque espace traversé, qu'il soit plus ou moins accueillant, plus ou moins complexe, n'a qu'une prise relative sur l'individu. Dans le Pays basque, les multiples passages historiques sont singuliers et ont contribué à fabriquer un paysage immatériel, histoire qui perdure aujourd'hui. Que ce soient des ensembles de grand paysage traversés par les brebis ou des tracés de route irriguant les villes, les formes prises dans ce territoire participent à une sorte de théâtre vivant.

Un projet spatial pour accueillir l'itinérance



Axonométrie de projet © Louise Pinsard

Pour aller vers le projet de paysage, il me faut appréhender concrètement ces paysages traversés et choisir des cadrages précis. Quatre d'entre eux ont fait l'objet d'une étude plus approfondie, où convergent des routes pour décortiquer l'accueil à travers le même prisme.

Partout où l'urgence et/ou le désintérêt prennent le dessus sur l'aménagement de l'espace subviennent des formes non désirables de l'accueil : camps de réfugiés, internement, segmentation/spécialisation des espaces. Marc Augé les nommerait les non-lieux², des effets directs dans le paysage de la mondialisation qui ruisselle jusque dans les pavés. Par une anticipation et une pensée de l'espace conjointement à des volontés politiques, il est possible de les éviter. Le monde en mouvement perpétuel plutôt qu'en territoires compartimentés est échantillonné ici. Mon étude souhaite tirer parti de cette confrontation spatiale à l'altérité³ en agissant sur ces paysages de passage pour les lier par un projet de réseau d'accueil.

Si je ne peux agir sur les causes bien souvent politiques, ou économiques, qui entravent le passage ou l'accueil, je peux redessiner des espaces publics qui soient voués à accueillir, dans l'articulation d'espaces privés où les fameux « sédentaires » mènent leur vie localement. Je peux imaginer des espaces qui incitent à des dynamiques plus justes pour les vivants, et pas uniquement pour les humains.

La condition d'être vivant est ce qui fait essence commune

sur la route : se nourrir, se reposer, être abrité, en sécurité, en contact avec son environnement et ses congénères. Prendre soin des lieux alors, c'est prendre soin des individus ; un territoire fertile et ouvert, capable de donner ce qu'il a à offrir et de laisser passer. Aujourd'hui c'est surtout la volonté de quelques personnes qui s'engagent et contribuent à faire perdurer un équilibre ; des dynamiques politiques propres au territoire.

Le défi du paysagiste serait alors de provoquer et d'influencer la forme des espaces d'accueil où ce dénominateur commun fait de besoins rudimentaires s'exprimerait.

Cela nécessite de détourner le regard d'un développement uniquement économique en invitant ses aménageurs et décideurs à prendre en compte ses passants comme apparaissant pleinement à l'agenda politique ; comme une grille de lecture récurrente, systématique, à adopter dans les couloirs décideurs et dans les rues, sans pour autant aller à l'encontre des objectifs fixés par la collectivité d'agglomération.

Un regard qui anticiperait des flux à venir : le territoire doit être prêt à accueillir des flux plus importants dans les années à venir, et donc modelé pour cela. Si la migration est un phénomène multiscalair, son traitement dans un espace défini par une maîtrise d'ouvrage et sa réponse par un. e paysagiste, peut participer à l'activation de liens entre individus passants et individus sédentaires, dans un espace-temps défini.

La suite de l'étude m'a permis de réfléchir à un projet pilote expérimental dans l'idée de célébrer les différentes formes de passage, du paysage rural au paysage urbain. J'ai choisi la ville de Bayonne qui présente de solides bases (terreau accueillant, amorce de projet d'accueil avec le centre Pausa par la ville...). Bayonne se situe (entre autres !) sur la route des oiseaux migrateurs, des migrants et des randonneurs. Elle est une cheville où pourtant, les passants ne passent pas si simplement : le transit un peu caché des migrants, l'Adour à franchir, le port industriel qui hache la ville et déconnecte le fleuve de ses rives... Tandis que la ville est sujette à une urbanisation haletante et que les politiques foncières s'orientent vers une course aux équipements, je propose de considérer la ville comme un refuge accueillant pour ses passants et d'orienter alors autrement ses aménagements, posant ainsi cette question : demain, comment habiter Bayonne en mouvement ?

Sur toute la rive droite de l'Adour, entre le pont Saint-Esprit et son embouchure, mon projet de paysage s'est attelé à redessiner autour des lieux d'accueil existants mais mal assumés, des espaces sains et vivables qui font lien avec le paysage urbain et permettent de passer, de s'arrêter, s'abriter, se ressourcer : lieux de promenade, abris, pôle restauration et ressourcerie à tout faire (matériel, aide administrative...). Le lien au sol et au jardin devient le fil conducteur de la balade ouverte sur toute la rive droite : arbres, fruitiers, prairies, zones délimitées où la végétation colonisera librement l'espace afin de privilégier des refuges pour la faune.

En allant vers l'estuaire, le projet évolue en une séquence plus naturelle pour rendre de vastes espaces à la faune des

milieux aquatiques, notamment les oiseaux qui migrent par ici. La zone recèle de nombreux sols pollués par un lourd passé d'exploitation industrielle. Le projet cherche aussi à répondre aux enjeux de dépollution et de désimperméabilisation des berges en délimitant les espaces à soigner dans un temps long pour qu'ils retrouvent, à terme, leur potentiel d'accueil pour tous les vivants.

L'étude du passage dans ce grand territoire basque m'a donc permis d'aller travailler jusqu'à l'échelle d'une ville, d'une rive à soigner. Un projet fictif qui permet de continuer à chercher et révéler, dans ce territoire, ce que le paysage fait aux migrations et ce que les migrations font au paysage.



L'AUTEUR

Louise Pinsard

Louise Pinsard a étudié à l'école du paysage de Blois, où elle a obtenu son diplôme de conceptrice en septembre 2022. Son projet de fin d'études aborde les questions liées au passage et à l'accueil dans un territoire sillonné par de nombreuses migrations. Elle exerce pour le moment en tant qu'auto-entrepreneuse.

Pour en savoir plus, son contact : louise.pinsard@orange.fr

BIBLIOGRAPHIE

1 : *Lies et faceries ou lies et passeries* : Apparues dès le Moyen-Age, bien avant l'existence du tracé de la frontière France-Espagne, les lies et faceries étaient des accords qui règlementaient l'usage des terres dans les vallées pyrénéennes. Grâce à ces conventions, les pâturages d'altitude appartiennent à tout le monde et personne en particulier : ce sont des terres indivises. Leur usage agricole est ainsi le bien de tous. Aujourd'hui encore, ce système d'indivision des terres perdure dans les montagnes basques.

2 : *Non-lieux, une anthropologie de la surmodernité*, Marc Augé.

3 : *La fabrique de l'espace public. Ville, paysage et démocratie*, Denis Delbaere.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Louise Pinsard, *Les paysages du passage*, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/les-paysages-du-passage/>

Carnets d'itinérances en Aubrac

Le PNR d'Aubrac a publié son premier carnet d'itinérance, consacré aux chemins patrimoniaux et notamment au chemin de St-Jacques de Compostelle qui traverse son territoire. Cet ouvrage se construit en trois temps, intégrant ainsi trois approches de découverte et de connaissance des chemins, celle du paysagiste, celle du géographe, celle du dessinateur. Extraits de cet ouvrage.

Par Maxime Bardou, Sebastien Nageleisen, Hugo Receveur, Guillaume Reynard

13 FÉVRIER
2023

Améliorer la connaissance des chemins patrimoniaux.

La première approche est celle des paysagistes Hugo Receveur et Maxime Badou. Ils proposent dans un premier temps une analyse des différents types des chemins par grande entité. On trouve ainsi les drailles, ces parcours tracés par les troupeaux d'élevage en transhumance dans les pâtures des hauts plateaux, repris et épierrés peu à peu par les paysans ; la voie Romaine, voie antique dont on peine, faute du manque de documentation et d'étude à retrouver les tracés avec certitude ; les chemins de Pèlerinage, enfin : Saint-Jacques-de-Compostelle, Saint-Gilles, Saint-Guilhem-le-Désert. Ces dernières voies tout particulièrement ont façonné les paysages de l'Aubrac, par l'importance des flux qu'ils ont engendrés. Au-delà de ces grandes typologies, Hugo Receveur et Maxime Badou proposent ensuite une lecture plus fine de ces chemins, en rentrant dans le détail de leur matérialité, de leur rapport au relief, de leur conformation territoriale, de leur paysage.

« Classer les chemins selon leurs caractéristiques communes est un moyen de réunir, ce qui pourrait être une quasi-infinité de situations, en un nombre restreint (23 types). Cela nous permet de spatialiser des chemins qui se ressemblent afin de voir s'il existe des continuités qui nous auraient échappé sur le terrain. Elle participe à la connaissance des chemins et à leurs états tout en déterminant des enjeux pour chaque type. Enfin, elle apparaît comme une aide à la connaissance des paysages. »

Traverser les paysages

Sébastien Nageleisen est docteur en géographie, il s'attache dans cet ouvrage à analyser la traversée du plateau de l'Aubrac via le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle. Il utilise pour cela une méthode qu'il a mise en place sur dif-

férentes portions du chemin de Saint-Jacques. Il s'agit, dans des conditions réelles de marche, de prendre quatre photographies toutes les 30 minutes, de manière systématique, la première dans le sens de la marche, puis à droite, derrière et à gauche. « *Quand je suis en présence d'un paysage je ne suis pas, en réalité, devant lui. Il y a, derrière moi, autour de moi, la présence de tous les horizons. [...] Même si je tourne le dos à la Sainte-Victoire, son signe est là dans ma vision même* ».

Ces prises de vues sont ensuite analysées, de manière à relever l'organisation scénographique du paysage, la présence ou absence de certains motifs et éléments marquants. Ce travail systématique et objectif permet ainsi de comparer la traversée de l'Aubrac avec le reste du patrimoine itinérant du Saint-Jacques. Un travail spécifique est alors réalisé sur la question des rythmes du paysage. « *L'objectif est d'entrevoir les principaux rythmes paysagers qui caractérisent la traversée à pied de l'Aubrac. L'observation est réalisée à partir de graphiques en barres où chaque caractère paysager analysé est associé à une taille et à une couleur. Afin de permettre la comparaison, six autres secteurs ont été sélectionnés et ont fait l'objet des mêmes traitements.* »

« *En Aubrac, il est, par exemple, particulièrement frappant de voir comment les scènes à un, deux ou trois plans peuvent s'agencer harmonieusement le long du chemin. Un moment, le pèlerin n'aura qu'une vue limitée, l'horizon étant à 300 ou 400 mètres, puis jaillira une étendue de terres visibles sur plusieurs kilomètres. Aussi un renouvellement paysager irrégulier est observable à la fois au cours de la journée et de la semaine : un jour la variété était surtout le matin et en fin d'après-midi, le lendemain la traversée d'une petite zone au relief plus marqué a introduit essentiellement de la diversité en milieu de journée. Ces variations paysagères et cette découverte constante de paysages renouvelés se combinent avec une activité principale, la marche, qui induit nécessairement une certaine régularité, des rythmes et des routines, une "lenteur homogène" 14. Il y a, dans cette apparente opposition, un équilibre entre variété, renouvellement et répétition. On retrouve ici l'idée d'une expérience spatiale différente, mais cadrée.* »

Un point à l'horizon

Dernière approche enfin, celle de Guillaume Reynard, illus-

trateur, qui parcourant le GR65 entre Aumont Aubrac et Saint Côme d'Olt se pose en observateur des paysages et des usages, et en lecteur du travail de Sébastien Nageleisen, adapte son outil et son trait aux différentes séquences. On passe ainsi du crétérium au graphite et de l'encre à l'acrylique.

« Pour chaque dessin je me suis posté en un point précis du chemin. Le dessin terminé, je me suis déplacé en avant, pour prendre position plus loin, vers l'horizon, et m'attaquer au dessin suivant. Les dessins se sont accumulés jusqu'à former une série qui matérialise le parcours pas-à-pas, étape par étape, d'un randonneur ou celui d'un pèlerin et rend compte de leurs efforts à progresser en dépassant chaque fois un point à l'horizon. Au premier plan j'ai représenté des murets de pierres sèches, des piquets d'acacias, des jalons en granite et des fleurs de gentiane. Au second plan des bouquets de hêtres et des burons isolés, et au loin, des pointements rocheux ou des collines "accentuées" de bandes boisées. Dans les plis des collines, les points de fuite échappent à notre regard. Au sol j'ai répertorié des graminiées, des anémones et des ligulaires. (...)

Je veux croire que ce travail de dessin sur le vif, représente par son traitement graphique affirmé ce qui fait la singularité du tracé du "Saint-Jacques" en Aubrac. Sur le plateau, entre chemins en balcon et traversées de hêtraies, entre les tronçons qui évitent les reliefs et ceux qui les épousent, dans ces espaces inspirants et hors du commun, pour ce carnet de dessins et ce récit de l'itinérance, j'ai dessiné en respirant pleinement l'air de l'Aubrac."

coordonné cette mission en tant que responsable du Pôle Aménagement Durable du PNR de l'Aubrac. **Maxime Bardou** est paysagiste concepteur. Il a amorcé cette mission dès 2019. **Sébastien Nageleisen** est géographe et docteur, maître de conférence à l'université Bourgogne Franche-Comté et au laboratoire ThéMA CNRS. **Guillaume Reynard** est illustrateur pour la presse et l'édition, il a inspiré la ligne graphique de l'ouvrage.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Maxime Bardou, Sébastien Nageleisen, Hugo Receveur, Guillaume Reynard, Carnets d'itinérances en Aubrac, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/carnets-itinerances/>

Retrouvez [l'intégralité de ce travail](#) sur le site du PNR de l'Aubrac



L'AUTEUR

Maxime Bardou, Sébastien Nageleisen, Hugo Receveur, Guillaume Reynard

Hugo Receveur, paysagiste-concepteur et urbaniste OPQU. Il a

03 - LA PENTE



01-05 Chemin empierré - Camin ferrat

Même s'il est difficile de savoir si l'empierrement est d'origine humaine, le camin ferrat est un chemin à fort caractère dit comme fer à la suite et un empierrement. Souvent entre 4 et 6 mètres de largeur, il peut en atteindre 8. Certains sont bordés de longues pierres renfoncées de champs, avec quelques pierres de rive, typique du mode de construction romain. Il est difficile de savoir si l'empierrement est d'origine humaine. Si toutefois il est probable que ce soit le cas, et si l'on constate la présence de bordures (avant identifiant du mode de construction romain), il est important d'inventorier ces lieux et de les protéger.



01-06 Chemin pavé - Estrada

Chemin d'environ 6 m de largeur, sur lequel des dalles sont été posées par l'action humaine. Des bordures typiques des voies romaines concluent souvent ce type de chemin. Si les bordures sont présentes, choisir ce type. Dans le cas d'un tracé théorique de voie romaine, et si les dalles sont peu lisibles mais semblent présentes, choisir ce type également. Une constatation particulière : ce type de chemin très rare doit être préservé des véhicules à moteur ou tout autre activité pouvant altérer son état. Pourrait être mise en valeur en étant intégrée à des circuits de méditations spirituelles-saines. Ce type de chemin qui possède une très forte valeur patrimoniale.



03-01 Chemin non lisible ou abandonné

Tous les types de chemins de pente ayant disparu de la vue. Il est difficile de déterminer une origine et la végétation peut le dissimuler au passage. Ce type sera choisi pour toutes les situations de doute. Le chemin doit en être de disposition il est temps de se demander, comme pour le type 01_05 chemin de pierres peu lisible, si ce tracé marque une entente ou une découverte. S'il n'est pas possible de constater ce passage, il convient de garder au mieux une trace picturale de cette ancienne voie. Avec une attention particulière sur la présence ou non d'éléments bâtis (maisons, pierres de fondation...) qui peuvent montrer une qualité et justifier de travaux.



03-02 Chemin accidenté étroit

Chemin souvent bordé d'un mur, profil de dent. La pente forte n'est pas nécessairement présente sur l'ensemble du tracé. Les nombreuses pierres et la largeur inférieure à 2,5m sont des facteurs identifiants ce type. Enfant au niveau du confort de l'histoire, semblable au 01_05 sentier étroit calcaire. Ce type de chemin est néanmoins souvent bordé de murs et l'état de ceux-ci peut représenter des enjeux de conservation.



03-03 Chemin de terrasses

Ce type de chemin est déterminé par la présence quasi obligatoire de murs. Le chemin s'inscrit dans un réseau de terrasses, platesaux ou cultures, abandonnées ou non. Le chemin peut se situer au niveau de une terrasse ou dans un entre-deux (pour les situations les plus abstruses). Les murs peuvent aussi atteindre plusieurs mètres. L'origine du chemin n'est pas déterminante. Une attention très particulière doit être portée sur l'état des murs. Inventorier les lieux de qualité sur lesquels il est nécessaire d'intervenir sous forme de charnière-écou, charnière-béville. Les accès aux parcelles sont souvent à forte pression lorsque le passage des engins est possible. Se pose alors la question de la mixité d'usage. Comment adapter ces lieux parfois isolés et soustraits à un risque d'abandon ?



03-04 Chemin-balcon

Type de chemin qui se rapproche du 02_02 balcon de crête mais s'inscrit dans un paysage de pente. Il est souvent la courbe de niveau et possède un mur égale-courbe. La présence d'un mur dégage détermine le choix de ce type. La vue est un élément important de ce type de chemin. Elle doit être préservée avec l'ouverture ou l'entretien de coupes de vision. Les murs égale-courbe seront ainsi régulés avec insistance, notamment sur leurs états et hauteurs.



03-05 Chemin en calade

Chemin caractéristique des lieux accidentés ayant été aménagés pour permettre accéder une grande fréquentation. Les pierres ont été éjectées de charge, les trous entre les autres pour consolider le passage. Bien faire, une calade peut durer des siècles. Les vestiges résistent souvent un vieux chemin rural pour ce qui importe localement. Chemin bâti avec une forte valeur patrimoniale. Entre le passage des engins motorisés qui risquent d'endommager les pierres calades. Valoriser ces secteurs dans les itinéraires de randonnées.



03-06 Chemin de charrettes

Chemin très caractéristique, possédant des traces de charrettes espacées d'environ 1,6m. Souvent confiné à tout avec une voie étroite, il agit dans notre secteur. C'est un chemin aménagé pour faciliter le transport de marchandises ou pour occuper (relation entre un moulin et un village, ou une ville et des fermes isolées par exemple). Chemin singulier avec une forte valeur patrimoniale et un potentiel de mise en valeur important. Il est possible de dégrader les marques de charrettes pour les rendre davantage visible (enlèvement). Un travail d'entretien de ces fragments peut permettre de révéler de anciennes continuités.

04 - L'OCCUPATION BATIE ET LA ROUTE

Concerner toutes les traversées de humains, villages et villes ainsi que les portions bitumées. Cette catégorie prend de dessus sur les autres, sachant qu'une route peut être en pente, en crête ou sur le plateau.



04-01 Route peu fréquentée

Ensemble de tronçons ou lesquels le chemin historique se confond avec une route bitumée de faible fréquentation. Celle-ci se mesure souvent en fonction de nombre de voies. Les routes n'ayant pas de signalisation centrale, ou une mentionnant une voie de faible largeur seront catégorisées comme peu fréquentées. Le passage du chemin sur la route est moins problématique que la situation inverse. Néanmoins, nous éviterons autant que possible le bitume pour la randonnée.



04-02 Route fréquentée

As contraire du type précédent, Les routes bitumées ayant un épaisseur de voie seront dites « fréquentées ». Si une route n'est pas bitumée, mais se trouve très traversée malgré sa faible largeur, elle sera catégorisée dans ce type également. Il peut s'agir d'un jugement subjectif. Si l'impact des enjeux de randonnée, le chemin doit être en second ou 4^{ème} de la route. Nous pourrions chercher à dégrader le plus possible les randonnées de bitume en fonction des possibilités et de la faiblesse. Sur des tronçons courts et courts, ces opérations ne coûtent pas cher et permettent de mettre en valeur les maillons. Les chemins de randonnée doivent éviter autant que possible ce type.

02 - LA CRÊTE

La crête se différencie du plateau dans la vue qu'elle propose. Un paysage de crête offre une vue lointaine qui dépasse celle du plateau, généralement en direction des vallées, et des causes hors territoire abstrait.



02-01 Chemin en ligne de crête

Chemin ou piste surplombant le relief et suivant la ligne de partage des eaux. La vue a une 360° se dessine, sur un horizon assez fin car il y a la crête elle-même. Type de chemin ayant un fort potentiel de sensibilisation autour des formes du paysage et de l'origine (ligne de partage des eaux, col, vers dégagé de chaque côté). Inventorier sur ces lignes des points stratégiques pour ces motifs de découverte.



02-02 Balcon de crête

Chemin situé sur la pente et offrant une large vue de côté, l'autre étant obturée par la crête. Le type de chemin peut fortement varier de la piste unique à la voie carrossable, ici, celle-ci sera pas déterminante. La vue de côté, souvent remarquable, nous incite à porter attention aux bords du chemin. Un mauvais état de la clôture ou du mur de face sont à éviter. Les matériaux et les dimensions ne doivent pas prendre le dessus sur la vue. Type de chemin souvent long et monotone, pouvant être amélioré en le plaçant d'événements.



x x x

x x x

x x x

x

Se déplacer en nomade

Se déplacer en trajet nomade, éviter le chemin sédentaire, celui des espaces clos. Emprunter, au contraire, un espace ouvert indéfini qui sera à même de me mener partout et nulle part en même temps.

Par Bruno Hadjih 13 FÉVRIER 2023

Je laisse la piste de Tinezaouitine, et je coupe à travers le reg pour rejoindre Arack. Un plateau morne qui s'étend à perte de vue. Les pierres de couleur noire absorbent la lumière de ce début de journée à la manière d'un trou noir qui phagocyterait une étoile. Quand on regarde bien, une multitude de contrastes différents, déchire ce monochrome par moments. À la manière de Soulage qui travaille cette non couleur, la nature par effraction se saisit des strates de ces roches lunaires pour en faire une teinte singulière. La particularité de ce paysage est sa luminance. Une contradiction. Une aberration au sens chromatique. La réponse est peut-être dans cette multitude de petits cailloux cristallins détachés par les chocs thermiques du jour et de la nuit. Un mouvement dans l'éternité du monde. Le balancier qui est à l'origine de ces mers de sable et de ces roches sculptées. Je pense à Dostoïevski qui parle d'un prisonnier dans sa cellule et pour rompre ce cercle de solitude le fait converser avec le seul meuble dont il dispose, un tabouret. De la métaphysique, de la mystique, les deux mamelles nourricières d'un voyage absurde.

Ce silence est un leurre. Chaque interstice de cette géographie à sa musique. Les saisons apportent leur singularité. L'hiver fait éclater les roches en silence. Un effrètement sans témoins, que seules les bestioles qui peuplent cette obscurité peuvent entendre. Une sorte de vent cosmique dont les témoins sont les étoiles. Une expérience tentée par l'IRCAM dans le désert de Gobie, nous donne à entendre une palette de sons complexe et presque infinie. Des compositions colorées, dont le spectre chromique se rapproche du nuancier de Chevreul. Pas de hiérarchie en émotion.

Le véhicule égrène les kilomètres sans rechigner, comment peut-il en être autrement. Une saute d'humeur du moteur et c'est la fin du parcours. La course du soleil me positionne à midi tout prêt de la source d'Akma. Je m'arrête près d'un acacia pour laisser souffler la machine. L'arbre étend sa fraîcheur jusqu'à la limite du puits. Une ombre salvatrice que je partage avec un moula-moula et un lézard pas content de partager son territoire. Il me regarde de ses grands yeux globuleux et doit se dire qu'avec tout l'espace qu'il y'a je n'ai qu'à aller me mettre ailleurs. Peine perdue. Du répit, il n'y a pas que le moteur qui en a besoin, le chauffeur aussi a besoin de répit, et le lézard n'a d'autres choix que de partager. Je m'assois à même le sable dos appuyé contre la roue du véhicule. Je sors le nécessaire pour faire le thé et la taguella. Une spécialité touarègue que mon ami Slimane chauffeur à l'ONAT m'a appris à faire. Une espèce de galette enfouie sous le

sable et cuite à l'étouffé. Pendant qu'elle cuisait, je profitais de cet espace plein et vide en même temps. Le moula-moula ne me quittait pas des yeux et le lézard s'en est allé se réfugier à l'ombre de l'acacia. Je verse le thé et j'émiette la galette dans un plat acheté à Silet. Accompagné d'un oignon blanc et de quelques olives, je mange en partageant avec mes compagnons du moment. Le lézard n'a pas l'air d'apprécier le moula-moula qui s'approche de plus en plus du plat. Cet oiseau a la particularité de ne pas être farouche. Il a l'attitude d'un animal de compagnie tout en étant sauvage. Il ne craint ni l'homme ni rien. La vie originelle à l'époque de Noé. Enfin je suppose.

Je pique un somme avant de reprendre la piste.

À mon réveil, le soleil est à trois heures moins le quart. L'ombre de l'acacia s'était étendue à l'horizontale, augmentant ainsi sa bienfaitrice fraîcheur. Au premier moula, s'était rajouté un autre faisant ainsi la paire. Je les observe un moment, en attendant de sortir de cet état léthargique. Je cherche des yeux le lézard. Il est toujours là, se sentant en infériorité numérique, il a préféré battre en retraite et s'est réfugié plus loin, toujours sous une pierre. Un vent contraire fait voler une colonne de poussière au loin. Comme happée par le cosmos, elle ne finit plus de monter jusqu'à disparaître dans le ciel. Cette image me renvoie à un souvenir lointain au Maroc. Je travaillais alors sur une confrérie religieuse, les Aïssaouas. Groupe hétérodoxe dans le soufisme populaire maghrébin, on les rencontre particulièrement au Maroc, où ils demeurent très vivants. Leur origine quelque peu singulière se confond entre mythe et réalité, un peu comme tous ces mouvements. Fantasmé, adulé, et craint en même temps.

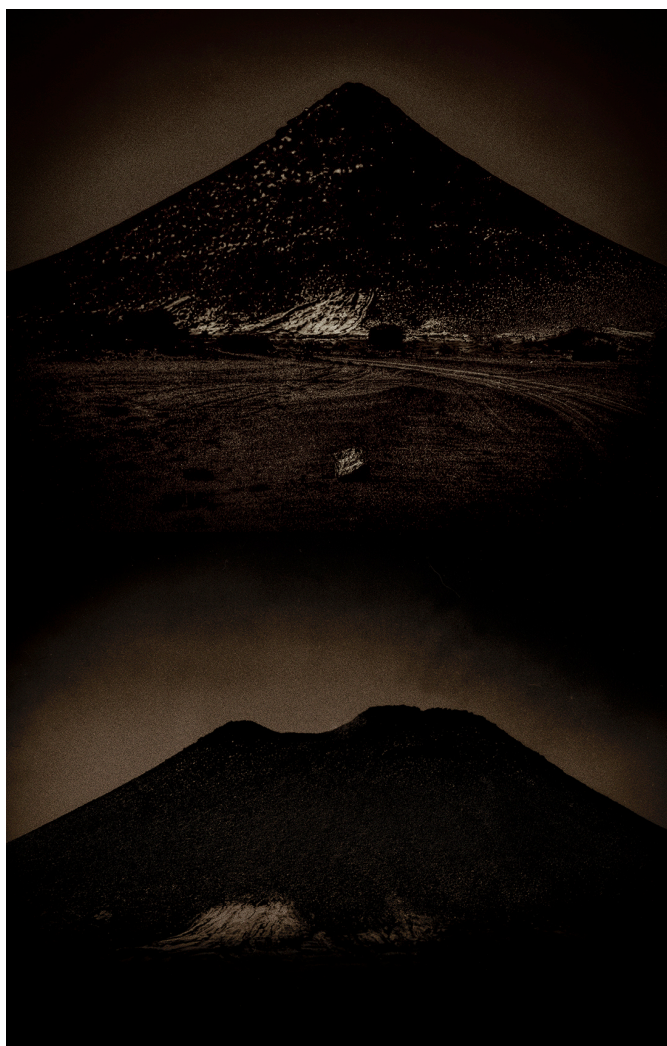
La nuit me surprend dans mes pensées. Voyant la ligne basse du soleil, je décide de passer la nuit sur place. Je repère un lieu à l'abri du vent et j'installe le bivouac. Je profite qu'il fait encore jour pour chercher du bois. Je prends une bûche d'acacias, du chaume, plus quelques brindilles et je lance le feu. Pour le diner, un ragout végétarien, et quelques fruits secs. À la fin du repas, je prépare le thé et je m'allume une cigarette. La première de la journée. La nuit s'est installée déjà depuis une heure, et avec elle le silence. Le faux silence. Ce silence est rompu régulièrement par les bestioles de la nuit. Le jappement d'un renard, d'un fennec, d'un chacal...

Je défais mon lit, je m'allonge en étirant mon cops. Je reste un moment yeux ouverts en regardant la voûte céleste.

Infinie au-delà du regard. Orion au-dessus de ma tête avec ses trois étoiles qui se suivent indique l'Est et l'Ouest. Hamad un copain touareg semble accorder une plus grande importance aux étoiles du matin. Pour lui, elle sécurise la direction parce qu'elles sont stables. Si l'étoile du berger semble être la reine, ses accompagnatrices sont les totems de la piste. Elles ne varient ni avec la lune, ni avec la nuit. En quelque sorte les gardiennes cosmiques du berger terrestre.

Me vient à l'esprit cette phrase de Trinh Xuan Thuan, Professeur d'Astronomie à Princeton, dans son livre *Le chaos et l'harmonie* : comment le fini peut contenir l'infini ?
Je ferme les yeux, et je m'endors rapidement.

Ce texte fait partie d'un ensemble en cours de création dont le titre sera «Fini Goudron ». Ce texte évoque ces ensembles géographiques et sociaux qui échappent à ce qu'on appelle la civilisation. Une expérience au-delà du temps. L'auteur les aborde non pas comme une géographie, mais comme une idée. Les caractères de ces endroits, et des personnes rencontrées, ne font qu'un, une interconnexion entre le minéral et l'Humain.



L'AUTEUR

Bruno Hadjih

Bruno Hadjih est plasticien et vidéaste. Il travaille sur les espaces dits "vides". Depuis une dizaine d'années, il mène une réflexion sur la notion du désert. Son travail est exposé en galeries et festivals. Son dernier livre "Wird" est paru aux éditions "Lalla Hadria", il traite du soufisme,

une mystique dans l'islam.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Bruno Hadjih, *Se déplacer en nomade*, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/se-deplacer-en-nomade/>

Promenade au parc

La carte postale, je la trouve en vente à l'office de tourisme. Format portrait, trois photos de bâtiments futuristes entourés par des arbres. Le cadrage, serré, ne laisse pas d'air autour des structures, construisant ainsi un sentiment d'unité. Sur la photo du cadre supérieur, incrusté dans une typographie d'ancienne avant-garde (façon Bauhaus), on peut lire : Parc du Futuroscope. La carte n'est pas décolorée. Sur le présentoir, perdu au milieu des ânes du Poitou, le parc est en promotion permanente.

Par Chloé Baudry 13 FÉVRIER 2023



tre-ville de Poitiers dont les premières pierres ont été posées avant l'ère chrétienne. Point d'arrivée : le Futuroscope, imaginé en 1984 après Jésus-Christ. Douze kilomètres et deux mille ans d'histoire. Le bus, lui, se promène dans cet intervalle, traverse un méandre de quartiers résidentiels plus ou moins chics. À mesure que l'on s'éloigne du centre, les matériaux de construction se transforment et nous quittons l'âge de pierre.

Depuis le centre-ville, il faut un peu plus d'une demi-heure pour arriver sur la zone d'activités où se trouve le parc. Ce n'est pas la rase campagne, cela ressemble plutôt à une vaste zone commerciale à partir de laquelle s'élabore une ville nouvelle. Il y a de grandes étendues de verdure dont on ne comprend pas bien la fonction et tout un maillage de routes, ronds-points et parkings. Au milieu de ce réseau, des constructions aux allures extravagantes. Une pyramide de vitres teintées, une sphère de miroirs posée sur un socle large et vitré lui aussi. Ce n'est pas encore le parc. Le futur échappe, se replie toujours un peu plus loin derrière la vitre mais l'architecture fonctionne comme une amorce. Il y a des hôtels, ceux qui permettent aux visiteurs du parc de profiter de super-formule de deux jours à des prix imbattables, mais aussi des bureaux : ceux du CNED, le centre de formation des inspecteurs de l'éducation nationale, le campus de l'Université des Sciences de Poitiers. Toute une faune du secteur tertiaire évolue sur cette Zone d'Aménagement Concerté.

Dans la ville, de nombreux panneaux indiquent sa direction, réaffirmant à chaque croisement le besoin des touristes d'être canalisés vers ce point d'attraction. Pour moi, cela fonctionne comme une déviation possible dans l'ordinaire. J' imagine que le futur s'expérimente là-bas, que la vie y prend de nouvelles formes. Inexploré, c'est un peu mon oasis.

Après avoir longuement reporté, je me décide à rejoindre les lieux. Je choisis le jour de ma promenade en fonction de la météo. Je la veux équivalente à celle de la carte postale, pour ne pas favoriser les écarts de perception. Essayer au maximum de ne pas faire mentir l'objet. Être fair-play.

Je prends le bus en direction du parc. Point de départ : le cen-

Ai-je manqué la porte vers le futur ? Descendue au terminus, je suis bien aux abords du parc mais pas exactement en phase avec le fléchage prévu pour les visiteurs. Il n'y a qu'un bâtiment, derrière lui s'étend la prairie. Je m'en approche et découvre l'entrée du Lycée Pilote Innovant International dont j'ignorai l'existence. Lui aussi a le droit à une architecture improbable, sorte de port d'attache pour navette spatiale en attente de décollage. L'architecte a dû penser que c'était une belle métaphore pour un lycée. De retour chez moi, une rapide recherche internet, m'apprendra que le lycée, ouvert il y a trente ans, combine plusieurs désirs d'innovation : expérimenter une nouvelle pédagogie (loin des systèmes de notation), proposer des formations aux nouvelles technologies ainsi qu'une ouverture sur l'étranger. Conçu pour former les

penseurs et développeurs de l'avenir, le lycée fait figure de clef de voûte pour cette vaste zone futuriste.

À 300 mètres, j'aperçois le haut des structures du parc, c'est un amas de vitres et de miroirs qui sort des feuillages. Je reconnais quelques éléments de la carte postale et décide de marcher dans cette direction. Je trouverai bien un moyen d'entrer. Je passe un talus et avance tout droit. Après quelques minutes de marche dans les herbes hautes, je me retrouve face à de hauts grillages. Je comprends vite que je ne vais pas pouvoir aller très loin. Je reste un moment immobile en bordure. J'entends des cris d'enfants. Un vigile ne tarde pas à venir à ma rencontre. Susplicieux, il avance sans un mot jusqu'au pied du grillage. Il attend que je fasse une déclaration. Je lui demande la direction de l'entrée. Je vois bien, à l'expression de son visage, que cette question posée là, le nez presque collé sur la clôture, ne fait qu'augmenter ses soupçons. Il agite ses bras vers ma droite et m'explique un peu confus que l'entrée se trouve plus haut, enfin plus en direction des hôtels, enfin derrière ceux-là (il me désigne les bâtiments qui sont à côté de nous), enfin...Il n'a visiblement jamais eu à répondre à cette question. Habituellement le parcours est si fermement mené qu'aucun passager ne s'échappe. Un sas a dû être aménagé pour canaliser les corps depuis l'intérieur des véhicules jusqu'à l'intérieur du parc. Ma promenade en lisière est une irrégularité, une lézarde dans les tracés anticipés des architectes.

Je quitte le vigile balbutiant et marche pendant de longues minutes en gardant la clôture du parc sur ma gauche. Je voudrais rejoindre l'entrée. Arpenter le périmètre du parc dans une constante direction m'y conduira nécessairement. Ma promenade prend alors la forme d'une lente circonvolution parmi les plantains.

Je vois peu de choses. Le centre du parc me résiste, je n'arrive pas à rejoindre le futur. La clôture qui me sert de guide est un grillage ajouré mais elle est redoublée à l'intérieur par une palissade en claustras de bois qui, elle, forme un vrai barrage visuel. Entre ces deux ceintures, une route goudronnée sur laquelle passent et repassent des employés dans une voiturette de golf. Dans cet intervalle : des caisses à outils, des agents d'entretien, des camionnettes qui transportent des tracteurs-tondeuses, tout un ballet d'activités manuelles mais pas d'androïdes à l'horizon. Le redoublement de clôture attise la pulsion futuro-scopique. Jusque-là je n'aperçois que quelques fragments de l'arrière des architectures, des portes de service largement arborées, des salons de fortunes installés sur l'envers du futur pour que les employés puissent s'assoir le temps d'un café ; rien qu'une morne coulisse. J'avance, inlassablement à la lisière.

À ma droite, sur un promontoire, un bâtiment en forme de croissant de lune, régulièrement blanc avec une unique ligne horizontale de vitres dans sa moitié supérieure. Le bâtiment ne fait pas partie du parc mais a su profiter du lâcher-prise architectural autorisé dans la zone. Je m'approche de l'entrée. Sur le panneau : « UCPA. École des DJ. » Cela me laisse songeuse. Plus tard, un bref détour sur internet me confirmera qu'il s'agit bien d'une école pour *Disc Jockeys*. Il n'y en

a que deux en France. La zone semble regorger d'écoles innovantes. Je profite du mont sur lequel repose le bâtiment pour m'offrir un peu de hauteur et un meilleur point de vue sur le parc qui se déploie devant moi. J'accède au cœur. Voilà le futur, bercé par une musique diffusée en continu. Les propositions sont éclectiques mais me transportent nettement vers les années 90. Il y a peut-être eu, quelque part dans un cahier des charges pour la redynamisation du site, quelques lignes comme celles-ci : *par l'univers sonore, reconnecter les spectateurs avec le présent de l'ouverture du parc. Ainsi, composer un passé musical à l'extérieur des bâtiments pour augmenter l'effet d'anticipation élaboré dans les divers intérieurs.* Les élèves *Disc Jockeys* ont-ils été sollicités ?

Assise en surplomb, j'aperçois une partie du parc et quelques visiteurs. Il y a ce bâtiment aux allures de cristal de roche. Je ne sais pas bien quoi penser de cette forme hybride inspirée des profondeurs de la terre et entièrement recouverte de miroirs. Cette améthyste de verre devait être un geste de révérence envers la nature, un temple d'un nouveau genre. Je devine une intention architecturale grandiose largement recouverte par un effet rococo sans limites. À la droite du cristal émerge un gros triangle rouge sur lequel est posée une sphère ajourée blanche. L'intérieur de la sphère doit être entièrement recouvert d'écrans pour une *fantastique expérience immersive*. Un peu au-devant, une colonne de métal alvéolé à l'intérieur de laquelle monte et descend une soucoupe où est accrochée une nacelle avec des sièges. Je distingue des silhouettes assises en cercle, les pieds dirigés vers l'intérieur. Après un long moment immobile en haut de la colonne, la soucoupe vient se perdre dans les feuillages. Il y a sûrement un changement d'équipage. Dans le lointain, je devine aussi la pointe vitrée d'une autre architecture étonnante. Le parc à des allures de délire géométrique à grande échelle. Autour de tous ces bâtiments s'étendent et se croisent de nombreuses allées, toutes recouvertes d'une gomme orangée. Les traces des pas ne s'impriment plus au sol et les plantes ne poussent pas en dehors des plates-bandes. Dans le futur, la nature est cadrée et les passants y déambulent sur des chemins fléchés. Depuis le promontoire, le parc ressemble à ces décors reconstitués pour les parcours de mini-golf. De rares curieux cherchent à percer le décor. Deux jeunes adolescents osent marcher sur la pelouse pour avancer jusqu'aux claustras. Ils regardent à travers, essaient de voir par-dessus la clôture, sans succès. S'ils parvenaient à regarder plus loin que veraient-ils ? Par-delà le futur est-ce encore l'avenir ?

Je pourrais sans doute rester assise ici à regarder pendant des heures en espérant que le futur surgisse, mais ce panorama futuriste est proprement excentrique. Il offre la vision passiste d'un avenir rêvé il y a plus de trente ans. Littéralement décalé de son centre. Depuis sa lisière, le parc a tout d'un futur claquemuré entre des œillères, en lutte pour ne pas désamorcer ses effets. En dehors de cette bulle de trente-cinq hectares, cet avenir n'aura jamais lieu.

La clôture indéfiniment à ma gauche, je décide de reprendre ma marche vers l'entrée. Sur ma route, des brèches dans les claustras. J'aperçois des panneaux de signalisation lumineux dont la flèche pivote sur l'axe du poteau. Elles changent de di-

rection pour annoncer la route vers le prochain spectacle. Plus loin, un nouveau bâtiment m'apparaît et tranche avec les constructions géométriques d'inspiration minérales. C'est un agglomérat de très hauts tubes gris qui forment un orgue gigantesque et lumineux. Un peu plus loin, une nouvelle sphère semble, elle, être posée à même le sol. L'ensemble architectural formé par le parc est plutôt indéfinissable. Kitsch serait sûrement le mot le plus adapté. Difficile d'y trouver quelque chose de réjouissant. Ce futur initié dans les années quatre-vingt n'échappe pas à l'hyperconnectivité. Rien ne semble pouvoir prendre forme et perdurer sans une consommation gargantuesque d'énergie. Pas un toit n'est recouvert de panneaux solaires, il n'y a pas une éolienne à l'horizon, pas l'ombre d'un animal et pas une parcelle de terre cultivée. L'eau est canalisée et se contorsionne dans des fontaines. C'est un parc pour jouer sans trêve, avec une énergie fossile.

D'immenses panneaux publicitaires sont tendus sur des poteaux qui longent une route piétonne. Je suis très probablement entre les hôtels et l'entrée du parc. Des photos de familles, des visages d'enfants réjouis, des sourires de parents et, sur chaque photo, le slogan publicitaire incrusté en grosses lettres : « Vous n' imaginez pas ce qui vous attend ». Me voilà sur le chemin officiel. Les affiches promettent la surprise, l'étonnement mais tout cela s'est désamorcé sur le mont des DJ's.

J'avance et n'échappe pas aux blocs anti-béliers qui empêchent les intrusions et que l'on retrouve désormais à l'entrée de tous les espaces publics. Les deux blocs ne sont pas en béton, ce sont deux véritables pierres, deux imposantes masses minérales formées sans aucune contribution humaine. « Hey, mais c'est un rocher qui date de la préhistoire ça ! » s'écrie un jeune garçon en direction des deux femmes qui l'accompagnent. Ils viennent de quitter le parc. Sur le chemin du retour, après une journée d'anticipation, la roche naturelle apparaît préhistorique.

L'entrée fait écran. Un large bandeau bleu souhaite la bienvenue à tous les visiteurs chanceux. Au-dessous, des portiques détecteurs de métaux, des caisses automatiques pour payer le parking et une grosse dizaine de distributeurs de billets. Je ne vois que les tourniquets en acier qui s'activent grâce aux tickets d'entrées pour formaliser le passage d'une frontière. Le sas vers le futur est en papier.

Je laisse l'entrée derrière moi et décide de continuer un peu plus loin pour reprendre un bus. Le grillage invariablement sur ma gauche, j'avance. À ma droite, se trouve une route, redoublée d'une piste cyclable continuellement vide. À l'avenir, les visiteurs viendront peut-être en vélo ? Comme retroussée, ce serait vers l'extérieur du parc que la surprise s'incarnerait. Pour le moment, à la lisière, c'est un méandre de ronds-points, des enseignes de grands commerces et des parkings où s'assemble une mosaïque de voitures. La musique du parc, elle, est toujours audible. J'entends aussi quelques cris d'enfants couverts par le bruit des moteurs d'une attraction de plein air. Je poursuis mon lent bornage faisant apparaître le parc depuis ces contours.

Un arrêt de bus apparaît au loin. Je marche pour le rejoindre. Ce n'est pas celui de mon arrivée. Je n'aurai donc pas tout à fait circonscrit le futur et cela me rassure. Je garde précieusement un espace vierge pour mes utopies, un espace affranchi de mots.

Un bus arrive, le conducteur m'explique que je ne suis pas au bon endroit. Il me dépose à l'arrêt suivant et m'indique la route à suivre pour trouver la ligne qui me ramènera vers le centre-ville et son actualité. Tout, ici, convoque le détour et le futur se dérobe invariablement.

Cinquante euros pour l'expérience, je n'ai pas pris de ticket, je n'ai pas les moyens et dans ce cas précis, j'aime mieux ne pas les avoir. Rien de ce que j'imagine pour l'avenir n'a pris forme derrière les claustras. Le décor a pris de l'âge. Tout est déjà dépassé. Le futur est sans cesse à remettre sur l'ouvrage des projections, il n'est jamais habitable. Les annonces sonores pour les prochains spectacles rabâchent un présent pur. Au cœur du parc, le futur ne résiste pas à l'attraction.



L'AUTEUR

Chloé Baudry

Chloé Baudry est autrice. Sa démarche s'oriente vers les lieux et les archives. Actuellement, elle mène un travail autour du remembrement agricole. Elle poursuit ce projet dans le cadre du doctorat « Pratique et théorie de la création littéraire » de l'université d'Aix-Marseille. En 2020, elle a publié *Eurydice incendie* aux éditions *Maintien de la Reine*.

site internet : www.chloebaudry.fr

contact : baudry.chloe@yahoo.fr

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Chloé Baudry, *Promenade au parc*, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/promenade-au-parc/>

Traversée croisée

Chaque année, plusieurs milliers de personnes empruntent les chemins du GR10 ; célèbre sentier de grande randonnée qui parcourt la chaîne des Pyrénées, de la mer Méditerranée à l'océan Atlantique.

Au cours de l'été 2021, Yannick et Guillaume, deux jeunes paysagistes se lancent dans l'aventure avec pour ambition d'en parcourir l'intégralité, soit approximativement 920 kilomètres. Ils ne se connaissent pas au moment de leurs départs respectifs. Démarrant chacun à l'extrême opposé du GR10, ils se rencontreront dans la réserve naturelle du Néouvielle. Le récit ci-dessous retrace une partie de leurs aventures, personnelles et croisées, vécues et perçues sur le sentier de la Grande Traversée des Pyrénées. Guillaume démarre à Banyuls-sur-Mer le 3 juillet et Yannick amorce sa traversée 12 jours plus tard depuis Hendaye.

Par Yannick Colling & Guillaume Nouvellon 13 FÉVRIER 2023

3 juillet, Guillaume :

Cela fait un an que je réfléchis au GR10 et que je renouvelle mon matériel de randonnée dans cet objectif. Un beau défi, environ deux mois à arpenter les montagnes. Une ligne plus ou moins droite, d'une mer à un océan. D'après mes estimations, je devrais réaliser la traversée en 47 jours avec un sac pesant dans les 15-16 kgs. L'excitation de l'aventure me gagne, ma tête, à la fois pleine de doutes et de convictions. Vais-je réussir ce pari fou ? Je chasse ces bulles de pensées. Il est 7 h du matin. Je quitte Banyuls-sur-Mer et sa Méditerranée cristalline pour m'engouffrer dans les vignes. Le soleil cogne dur et le dénivelé se fait vite ressentir dans les mollets.

15 juillet, Yannick :

Après une demi-année à osciller entre randonnées et mon travail de serveur, l'idée de traverser les Pyrénées m'est apparue. Je connais peu cette région et l'envie de partir à sa découverte m'excite rapidement. Comme à mon habitude, si ce n'est mon matériel, je ne prépare pas énormément ma randonnée. J'aime me laisser guider par les émotions qu'offre la découverte d'un territoire totalement vierge à mes pensées. C'est donc le 15 juillet que j'arrive à Hendaye. Prêt à me lancer dans cette aventure, sans trop savoir où je mets les pieds.



Les questions fusent au moment de quitter la mer © Guillaume Nouvellon

10 juillet, Guillaume :

200 kilomètres ! Je peine à y croire. Cette portion des Pyrénées dominée par les Pics du Canigou et du Carlit, m'a offert, au prix d'énormes suees, des paysages aussi bien somptueux que variés. Je suis passé de milieux arides où pins, chênes lièges et cistes règnent en maîtres à des enchaînements de lacs d'altitude bordés de rhododendrons et d'orchidées en fleurs. Magique ! Mais je peine déjà à me souvenir de tous les lieux traversés. Les images de ces derniers jours se sont condensées et me donnent l'impression paradoxale d'être parti de Banyuls depuis bien plus d'une semaine.

Ce soir, je dors à Mérens-les-Vals et prends un jour de repos en gîte. Ils annoncent un méchant orage. Et puis, mes genoux ont subi avec tout ce dénivelé négatif et mes pieds doivent finir de se retaper. Prochaine étape, les Pyrénées ariégeoises, réputées plus sauvages, plus libres et surtout plus incertaines au niveau de la météo.

18 juillet, Guillaume :

Les montées-descentes s'enchaînent, la partie ariégeoise s'annonce difficile. Presque deux cols et deux fonds de vallées à parcourir par jour avec toujours plus de dénivelés à avaler. La météo est quant à elle devenue plus hasardeuse, on m'avait prévenu. Pluie, orage, vent, grésil, brouillard et même neige m'accompagnent sur le sentier depuis mon départ de Mérens. Parfois, je me retrouve sans aucune vision, la tête dans les nuages à essayer de distinguer les balises. Je me fais surprendre à plusieurs reprises par des chevaux et des vaches. Ces dernières possèdent un talent certain pour se cacher derrière les rochers ! La pluie lessive les couleurs et revêt de sa parure monochrome le paysage. Seules les fleurs viennent trancher tout ce gris par leurs teintes jaune et rose flashy. Le moral tend à diminuer mais le fait d'avoir croisé un gars qui s'est cassé net le poignet et qui continue sa traversée me fait relativiser et force la motivation.

22 juillet, Yannick :

L'océan dans mon dos, je m'en éloigne à chaque pas un peu plus. Guidé par les marques blanches et rouges, je les suis inlassablement. Ces marques peignent mes journées, dessinent ma traversée et colorent mes rencontres. Cette traversée, je le sens déjà, va être différente de celles que j'ai pu réaliser auparavant... Quitter l'océan pour le massif pyrénéen s'est fait de manière progressive. Sur cette partie du GR, les montagnes sont encore basses, elles sont marquées par de forts reliefs où l'eau a creusé de profondes gorges (Kakuetta ou Olhadubi en sont de beaux exemples) ; par une végétation luxuriante mêlant de denses fougères vertes à la légèreté d'immenses hêtraies et par ces villages basques typiques aux bâtisses blanches et aux colombages rouge ou vert sapin. La veille du huitième jour, les couleurs luxuriantes du Pays basque ont troqué leurs teintes avec les couleurs plus brutalement, plus arides des roches gris-brunâtre du Béarn.



Le chemin est parfois tout trace © Yannick Colling

22 juillet, Guillaume :

Je suis à Bagnères-de-Luchon, check-point marquant la moitié du parcours, la fin de l'Ariège et le début des Pyrénées centrales. Les étapes se sont bien enchaînées depuis les lacs de Bassiès. Léo, un ami qui m'a rejoint à Aulus-les-Bains et qui m'a accompagné sur 4 jours, m'a redonné l'énergie pour poursuivre.

L'Ariège m'aura marqué par ces montagnes plus ardues et exigeantes, ces paysages sauvages et refermés sur eux-mêmes, ces anciennes exploitations minières des années 40 désormais avalées par la végétation mais aussi par ces fermes perdues au milieu de rien. Nous sommes tombés sur des lieux improbables comme la ferme de Rouze et le gîte d'Estbints, situés en cul-de-sac des vallées, en retrait de tout, qui fonctionnent en complète autarcie grâce à leurs productions de légumes, céréales, viande, lait, œufs et fromages, le tout en libre échange. Un fonctionnement qui fait réfléchir.

Et puis, la présence des ours m'a été rappelée il y a deux jours par un autre randonneur. Alors que je me battais avec les tiques et les taons, il me montra une patte de biche fraîchement sectionnée.

27 juillet, Yannick :

Plus qu'une randonnée à travers le massif des Pyrénées centrales, j'enchaîne les rencontres sur le sentier, chaque col pro-

pose son lot de personnes où les échanges vont bon train. Cette semaine, j'ai passé deux journées avec un grand groupe qui s'est agrandi au fil du rouge et du blanc. Ensemble, nous nous sommes motivés à essayer une belle pluie entre Gourette et Arrens-Marsous. Le soir, nous nous posons ensemble, discutons, rigolons et partageons nos mets avant de retrouver nos tentes.

De ce côté des Pyrénées, chaque instant est propice à la contemplation d'un lac, celui de Gentau par exemple, d'une cascade, celle de Lutour pour n'en citer qu'une, d'un pic, celui d'Ossau Iraty particulièrement, d'un col, celui d'Ayous pour son point de vue ou encore d'une gorge aride comme sur le fameux chemin de la Mâtüre. La contemplation est de chaque instant. Quand celle-ci est assouvie, ce sont les sonorités qui guident mes pas avec le bêlement des moutons, le ruissellement des cascades et torrents ou encore le brouhaha des grands sites de France où la nature perd de sa force. Chaque minute sur le sentier n'est que pur plaisir. Je me sens bien et apprécie de plus en plus le choix d'être parti à la rencontre de ce territoire.



Passer des moments avec des inconnus, puis finalement des amis © Yannick Colling

27 juillet, Guillaume :

Le contraste est fort avec l'Ariège ! Des touristes en pagaille auprès des lacs les plus faciles d'accès. J'entends, en passant prendre mon pain au jambon sec et fromage de brebis au gîte d'Oô, des enfants se plaindre de ne pas avoir leur goût préféré de glace. Lunaire. Alors que le lac est magnifique avec sa grande cascade, je ne me suis pas éternisé. Je prends conscience que je traverse de plus en plus rapidement les villages pour retourner au silence des montagnes. Je me ravitaille en nourriture et en matériel qui me manque et je repars. J'ai l'impression de me déphaser progressivement.

Accueilli par un orage et sa pluie diluvienne, j'entre dans l'incredible réserve naturelle du Néouvielle. Le paysage se décline en une multitude de lacs éparpillés entre les forêts de conifères. Le tout est encerclé par des pics rocaillieux acérés à donner le vertige. C'est parfait, je déploie ma tente.

28 juillet – La rencontre –

Nous nous arrêtons l'un en face de l'autre sur les berges du lac d'Aumar dans la réserve naturelle du Néouvielle. Rencon-

tre représentant un infime instant compte tenu de la longueur de nos traversées. Nous décidons chacun de faire halte pour écouter ce que l'autre a à dire. Nous faisons le drôle constat que nous avons fait le même type d'études supérieures de paysage, que nous nous sommes probablement rencontrés lors de l'Erasmus de Guillaume en Belgique et que nous avons des amis en commun. Nous parlons du nombre de jours vécus sur le GR et nous comprenons rapidement que chacun souhaite réaliser la traversée complète. Chacun a parcouru ce que l'autre s'apprête à découvrir. Nous nous échangeons toutes les bonnes adresses, que ce soit les lieux où s'arrêter bivouaquer ou encore les endroits où s'arrêter manger, boire un verre. Nous partageons nos bons souvenirs et nous souhaitons bonne route pour la suite. Traverser les Pyrénées ne se cantonne pas à rencontrer de grands paysages naturels ou atteindre de grands cols. Une traversée telle que celle-ci se dessine aussi dans les personnes que nous rencontrons. Que ce soit les GRdistes purs et durs, les randonneurs à la semaine, les amis venus parcourir un bout de sentier ou encore les pyrénéens. Chaque rencontre offre son lot de surprises, de nouvelles ou d'anecdotes.

Finalement, comme le dit Sylvain Tesson : « marcher conduit à l'essentiel » et dans cette traversée, l'essentiel se joue pour une partie dans ces gens que nous rencontrons.



28 juillet 2021 – la rencontre au coeur de la réserve naturelle du Néouvielle © Guillaume Nouvellon

4 août, Yannick :

Arrivé à Bagnères-de-Luchon le 30 juillet au soir. Je décide de troquer la toile contre la dureté d'un plafond pour deux nuits. La veille, j'ai été secoué par un orage dans le cirque d'Espingo. La nuit a été mouvementée, le vent tordait mes arceaux, la grêle irritait ma toile, la foudre s'abattait sur les crêtes alentour et le tonnerre résonnait comme des coups de canon. C'est après cette nuit que l'idée d'une journée de pause sur Bagnères m'est apparue. Cette volonté s'est d'autant renforcée avec la météo qui ne montrait que des signes orageux. Après une bonne journée à lire et me balader dans la ville, le moins possible tout de même. Je repars revivifié en direction de l'Ariège. Lors de cette journée de relance, je rencontre Benoit, un cinquantenaire qui traverse également le massif pyrénéen. Nous faisons toute cette journée de marche

ensemble, il est professeur de BTS dans une école d'aménagement paysager, ce qui me parle énormément. Les jours suivants, j'ai la chance d'avoir un ami qui s'est motivé à marcher quelques journées sur les sentiers avec moi. Il n'a pas choisi son moment pour débarquer, l'Ariège ne ménage pas les marcheurs, les plateaux sont inexistantes, seules les ascensions et descentes sont au programme des journées. La pluie aussi. Après trois jours de marche intensive à travers les forêts et cols ariégeois, mon ami me laisse à ma solitude acquise depuis Hendaye. Je continue à travers ces grandes forêts où l'envie d'y apercevoir un ours brun agite mes pensées. Malheureusement, malgré mon application à faire le moins de bruit possible, je n'en rencontrerais pas.

4 août, Guillaume :

Mon corps ne fait plus qu'un avec la montagne. Avec un sentiment de plénitude, j'ai passé cette semaine à dévaler les sentiers des Pyrénées centrales, faisant défiler devant mes yeux des paysages toujours plus fous (Cirque de Gavarnie, Petit Vignemale, Lac de Gaube, Cascades de Cauterets, Lac d'Ilhéou, Lac d'Anglas, Lac d'Ayous, Pic du Midi d'Ossau). Je suis entré dans une mécanique d'habitudes, comme si j'avais toujours fait ce que je fais depuis un mois. Trouver son spot de bivouac, trouver de l'eau, trouver de la nourriture, étudier son itinéraire du lendemain et marcher, marcher encore. L'Homme, quelle machine incroyable ! Je fais le guide lors de quelques étapes effectuées avec Antoine, Céline et Julien. Pendant ce temps, les cimes des montagnes s'arrondissent, j'entre dans la partie Atlantique des Pyrénées. Prochains objectifs, le Béarn et le Pays Basque !



S'arrêter le temps d'une soirée © Guillaume Nouvellon

11 août, Yannick :

Trois jours avec un ami et le manque de discussions suivis d'un sentiment de solitude me sautent finalement au visage. Cette solitude se ressent dans ma marche, j'enchaîne les journées à plus 30 bornes. Ce n'est pas tant qu'il n'y a rien à voir, j'apprécie chaque seconde de ce que l'Ariège a à m'offrir. C'est plutôt le fait que mon corps s'est habitué au dénivelé et qu'il vit désormais au rythme du soleil, ce qui m'offre de longues journées. Les soirs, je me retrouve parfois

à côté d'autres randonneurs où j'en profite pour échanger quelques phrases ou plus encore, une bonne soupe. La météo de son côté s'améliore chaque jour un peu plus à l'approche des Pyrénées orientales.

11 août, Guillaume :

Le paysage depuis Lescun a bien changé, les fougères aigles sont toujours aussi présentes, les chevaux se sont rapetissés en mode Pottoks basques et les montagnes abordent le visage joufflu de grandes collines. Accompagné d'une randonneuse pendant trois jours, j'allonge les journées comme si ma dose kilométrique habituelle ne suffisait plus. Je continue ma route sous l'œil attentif des vautours et autres gypaètes barbus.

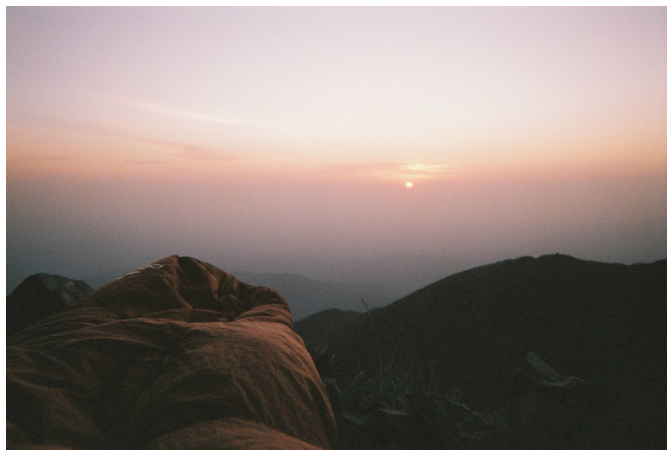
13 août Guillaume :

Vincent et Michaël m'ont attrapé à Saint-Jean-Pied-de-Port (carrefour entre le GR10 et Compostelle) pour la fin du périple.

Par une ancienne voie romaine, nous quittons Sare, les jambes fatiguées mais déterminées. La fin est proche, le corps le sait. Aux abords de la Rhune, le sentier change de consistance et devient sable. Très vite, nous marchons en parallèle de l'Océan. Hendaye est en vue Capitaine ! Après une tortilla bière à la frontière espagnole où les touristes affluent pour acheter alcool fort et tabac, les derniers kilomètres se font mérités. J'ai une cheville en vrac. L'arrivée à la mer est à peine croyable pour moi. J'ai encore du mal à réaliser. C'est la fin. Adishatz.

16 août, Yannick :

Pour ces derniers jours, j'ai rejoint Benoit avec qui j'ai marché quelques semaines plus tôt. Il avait pris de l'avance en empruntant un chemin de traverse lui faisant gagner une bonne vingtaine de kilomètres sur le parcours. Pris d'amitié, nous terminons cette randonnée ensemble, discutons d'aventures diverses, de paysages parcourus et de passions communes. Nous faisons une entorse au GR10 pour une nuit de bivouac au sommet du Canigou. Mythique sommet des Pyrénées orientales, il offre une vue sur une partie du massif et pour la première fois, sur la méditerranée que nous rejoindrons trois jours plus tard avec une envie partagée : l'impatience de terminer en même temps que le souhait intime que ces Pyrénées puissent être plus longues. Face à la mer, nous ne pouvons aller plus loin. La traversée est finie.



Sentiment de liberté au détour d'un bivouac au sommet du Canigou © Yannick Colling



L'AUTEUR

Yannick Colling & Guillaume Nouvellon

Yannick Colling est architecte paysagiste et amoureux des grands espaces. Il a toujours apprécié parcourir les forêts proches desquels il vivait, que ce soit au travers de nombreuses balades ou d'étés passés à construire des cabanes. Il a toujours tissé une relation évidente avec l'espace naturel dans lequel il se trouvait. Aujourd'hui, la randonnée lui apparaît comme une manière de regagner cette liberté enfantine où la rencontre d'un point de vue, la difficulté d'un sentier rocailleux ou encore la découverte d'une belle rencontre participe à rendre cette liberté que plus concrète.

Guillaume Nouvellon est ingénieur paysagiste et avant tout un passionné d'activités et de sports de nature. Attentif et curieux par l'environnement qui l'entoure depuis son plus jeune âge, il aime partir à l'aventure baskets aux pieds et sac sur le dos. Revenir à des besoins et des préoccupations simples, voire primaires à travers le trek, le trail ou bien le vélo, représente pour lui la meilleure manière de prendre du recul sur le monde qui nous entoure.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Yannick Colling & Guillaume Nouvellon, *Traversée croisée*, Openfield numéro 20, Février 2023

<https://www.revue-openfield.net/2023/02/13/traversee-croisee/>